

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. IX.

No. 42.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 17 OCTOBRE 1878

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les contributions et correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

SOMMAIRE

Lettres de l'Exposition, par A. Achintre.—L'union et la protection, par L.-O. David.—Concert Desève, par L.-O. D.—A la veillée, par Fabien Vanasse.—Conseils utiles.—Choses et autres.—La famine au Maroc.—Lettre d'adieu à Son Excellence lord Dufferin, par Benjamin Sulte.—La Bande Rouge, par F. du Boisgobey (suite).—Faits divers.—Revue de la semaine, par L.-O. D.—Nos gravures : Chiens et chats ; L'exposition chevaline.—Variétés.—Le jeu de dames.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : La grande revue du 15 septembre au polygone de Vincennes ; Chiens et chats ; Paris : Exposition hippique.

LETTRES DE L'EXPOSITION

PARIS, le 20 septembre 1878.

Jamais la paix n'a été mieux assurée qu'aujourd'hui, si l'on s'en rapporte à l'axiome connu : *Si vis pacem para bellum*. De tous côtés, en Russie, en Allemagne, en Italie, en France, jusqu'en Suisse, on n'entend que clairons et tambours, soutenant les régiments en marche, excitant les fantassins à l'exercice, ou poussant au galop dans la plaine les escadrons et les batteries. Tout ce bruit, ce tapage, pour avoir à un jour donné des héros sous la main, c'est-à-dire à être prêt à s'entre tuer.

La semaine dernière, l'armée russe donnait sa dernière grande représentation militaire en Turquie. A San Stefano, le général en chef Totleben, le défenseur de Sébastopol, passait en revue son armée victorieuse, précisément, chose bizarre, à l'endroit même où avaient campé les troupes de Constantin, avant que ce premier empereur chrétien s'emparât de Byzance.

Voici quel était le personnel de cette démonstration significative :

Bataillons	Officiers	Hommes
Infanterie 98	1,370	73,250
Cavalerie 27	195	3,305
Canons 286	140	4,728
	1,725	81,283

La revue a été magnifique et brillante. Le marquis de Torcy, attaché militaire de l'ambassade de France ; le général Dickson, accompagné du lieutenant Chermide, représentaient chacun leur ambassade. Il y avait dans la suite du général beaucoup de messieurs en chapeau rond, des amazones, et près de 150 officiers généraux ou supérieurs.

On assure que le défilé des diverses armes n'a rien laissé à désirer, et que les chevaux de la cavalerie cosaque sont de magnifique aspect.

Un déjeuner, offert par le général Totleben, sous une immense marquise, dans la plaine d'Al-Mama, a terminé cette solennité. Le général en chef a porté un toast au Czar, puis au Sultan, et à la reine Victoria. La musique jouait à chaque toast l'air du pays du souverain à la santé duquel on buvait. Les convives se levaient alors et allaient choquer le verre des nationaux dont on saluait le chef.

En Italie, le roi et le ministre de la guerre assistent aux grandes manœuvres de plusieurs corps d'armée; en France, à l'heure où je vous écris, on se bat aux environs de Paris, mais pour rire, et à seule fin d'empêcher les Prussiens de venir une autre fois.

Les Anglais, à leur tour, ont donné des régates dans la baie ; ils ont remporté la victoire sur les Turcs, qui, afin de s'assurer un facile triomphe, avaient fait coucher au fond d'une embarcation deux rameurs supplémentaires. On s'est aperçu à temps de la supercherie, et la Sublime-Porte en a été pour sa courte honte. Ces luttes internationales donnent un regain d'actualité aux lignes intéressantes que M. A. Mézières consacre aux souvenirs de la guerre de Crimée. Il s'agit des rapports qu'entretenaient Anglais et Français pendant la guerre de Crimée. C'est peut-être remonter un peu loin ; mais, comme les canons russes de la place Jacques-Cartier, à Montréal, et ceux de la plateforme de Québec figurent encore aujourd'hui les gages de l'alliance des deux nations, je pense que vous lirez avec intérêt la comparaison du génie des deux races, dans ce qui a trait à la conduite et aux allures des deux peuples en matière militaire.

Au Canada, où les deux peuples se trouvent en contact quotidien, un pareil sujet ne vieillit pas. Voici comment s'exprime l'écrivain de la *Revue des deux Mondes* :

Pendant que les Français souffraient, les Anglais, moins industrieux, mal préparés à la guerre, peu habitués à s'entraider, peu capables de faire eux-mêmes leur cuisine et d'aller chercher leurs approvisionnements à six milles de distance, souffraient bien davantage. Les travaux de terrassement, nouveaux pour eux, les épuisaient. Chaque jour, plus de cent d'entre eux entraient aux ambulances, et cette belle armée se fondait à vue d'œil. Mais si les forces de nos alliés diminuaient, leur courage restait intact ; le jour du combat, on les retrouvait tels qu'on les avait vus à la bataille de l'Alma, intrépides jusqu'au mépris absolu du danger. A Balaclava, les *Highlanders* attendaient sur une seule ligne l'attaque de la cavalerie russe, et mettaient en fuite leurs assaillants par la fermeté de leur attitude, avant même que les fusils se fussent abaissés pour faire feu. On n'a pas oublié, dans la même journée, la charge héroïque de lord Cardigan, témoignage de bravoure admirable et inutile dont un général français disait : "C'est sublime, mais ce n'est pas de la guerre." Les officiers du génie anglais témoignaient aussi d'une rare audace ; malheureusement, ils ne savaient qu'à demi leur métier. Le colonel Jurgon, qui avait travaillé dans leurs tranchées, disait d'eux, avec une cordiale sympathie, mais sans se dissimuler leur insuffisance technique : "Ce sont des gentlemen qui tirent leur

épée un jour de combat et se font tuer admirablement."

Une nouvelle journée resserra les liens des deux nations et excita en Angleterre un sentiment d'universelle reconnaissance pour les troupes françaises, la journée d'Inkermann. Quand les Anglais, qui luttèrent depuis trois heures avec une indomptable énergie contre des forces très-supérieures en nombre, entendirent les clairons de notre infanterie légère, leurs acclamations et leurs hurras saluèrent les Français comme des libérateurs. Nous serions arrivés plus tôt au secours de nos alliés si leurs généraux, par un sentiment très-respectable de l'honneur militaire et du rôle dévolu à chaque armée, n'avaient décliné jusqu'à la dernière heure les offres pressées du général Bosquet. Heureusement, celui-ci se tenait prêt, et, dès qu'il fut averti, il lança ses soldats au pas de course pour arrêter le mouvement des Russes. A la suite de ce brillant fait d'armes, le général Bosquet, déjà mis en évidence par sa brillante conduite à la bataille d'Alma, devint également populaire dans les deux armées et dans les deux pays. On se plaisait à personnifier en lui l'élan et l'ardeur de l'infanterie française.

Les deux nations conservent encore aujourd'hui leurs qualités distinctives, mais l'alliance matérielle est faite, et ce qui vaut mieux pour tous, les haines séculaires, éteintes depuis cette époque, ne laissent subsister pour le bien de l'humanité que l'union politique et morale des deux principales nations de l'Europe, les plus avancées dans l'ordre du progrès et de la civilisation générale.

En vous disant que la semaine dernière on se battait aux environs de Paris, je n'ai rien avancé de contraire à la vérité. Ces troupes, en tenue de campagne, marchant dans telles ou telles directions, ici s'emparant des hauteurs, là tournant un village, plus loin occupant un bois, étaient les corps de l'armée de Paris et les régiments du 4ème corps d'armée. Il ne s'agissait plus ici d'une revue de parade, mais d'une revue passée au bois de Vincennes après l'exécution de grandes manœuvres de guerre, manœuvres qui ont duré huit jours entiers. J'emprunte à un reporter militaire le compte-rendu de l'effectif des troupes massées sur le polygone de Vincennes, où le maréchal de MacMahon, accompagné d'un état-major aussi nombreux que brillant, a assisté au défilé général, après avoir passé au galop devant le front des troupes. L'armée comprenait :

- 55 bataillons ;
- 35 batteries ;
- 62 escadrons.

Parmi les 55 bataillons, 25 appartiennent au 4e corps d'armée ; ils étaient forts chacun de 4 compagnies à 180 hommes, soit 720 hommes pour chacun des bataillons du 4e corps, et 18,000 hommes pour toute l'infanterie de ce corps d'armée ; les 30 autres bataillons font partie du gouvernement militaire de Paris ; ils avaient chacun 4 compagnies à 120 hommes, soit 480 hommes par bataillon, ce qui donnait 14,400 hommes pour ces 30 bataillons ; l'infanterie, en y comprenant les états-majors et les musiques des régiments, avait donc un effectif de 34,000 hommes environ.

Quant aux batteries, il y en avait 29 d'artillerie montée et 6 d'artillerie à cheval. Chaque batterie se composait de 6 pièces attelées à six chevaux et de 6 caissons attelés à 4 chevaux. L'ensemble de ces batteries contenait environ 3,500 hommes, 3,000 chevaux, 210 pièces et 210 caissons.

Enfin, les 62 escadrons avaient chacun 100 hommes, en sorte qu'en y comprenant les états-majors des régiments, les forces

de la cavalerie étaient à peu près de 7,000 hommes et de 7,000 chevaux.

Si à ces effectifs on ajoute le personnel des états-majors des brigades, des divisions et des corps d'armée, on voit que l'armée présente à la revue avait une force d'environ 45,000 hommes, 11,000 chevaux et 210 canons.

Cette armée était placée sous le commandement du ministre de la guerre, et se composait de quatre groupes principaux : le 4e corps d'armée, général Deligny ; l'infanterie du gouvernement militaire de Paris, général Aymard ; l'artillerie des 3e et 19e corps d'armée, général Laffaille ; la 1re et 4e divisions de cavalerie, général Bonnemains.

Après le défilé, la cavalerie, par un mouvement convergent, vint se concentrer de nouveau en face des tribunes. Les cuirassiers en première ligne, les dragons sur la deuxième, les chasseurs et les hussards sur la troisième, quinze régiments entiers, occupant trois milles de longueur, au commandement : Au galop, marche ! enlevé par le général Bonnemains, cette masse formidable s'ébranle, court, se précipite, pour s'arrêter soudain à cent pas des tribunes, d'où partent des vivats et des bravos redoublés. Les spectateurs étaient émerveillés, et la population parisienne a salué de ses acclamations les réservistes de la capitale qui manœuvraient dans les régiments du 4e corps. Les réservistes sont en France ce que sont chez vous les volontaires. Ils font chaque année 28 jours de service dans les régiments où on les incorpore. Seulement, chez vous, le service est volontaire, tandis qu'ici, il est obligatoire.

Le soir de cette mémorable journée, le maréchal donnait à l'Élysée un magnifique dîner auquel assistaient parmi les invités : le grand-duc Constantin et le grand-duc Alexis, le prince Orlof, le maréchal Canrobert, le ministre de la guerre, les généraux Deligny, Aymard, de Miribel, de Cools, Saint-Cyr-Nugues ; tous les généraux et colonels du 4e corps d'armée ; les généraux d'Abzac et Broye ; le général comte Fievers ; le général Conolly, attaché militaire à l'ambassade d'Angleterre ; le colonel baron Fredericky, attaché militaire de Russie ; le lieutenant-colonel de Bulow et le capitaine Gentzkow, attachés militaires d'Allemagne ; le capitaine Togores ; le capitaine de Nodalès ; le major Moustapha-Bey, attaché militaire à l'ambassade de Turquie ; le prince Philippe de Hohenlohe ; le baron de Schilling ; le prince Chahowsky ; l'amiral Zelenoi ; le général Mirkowitch ; le général comte Ignatiéff ; le colonel Euden ; le capitaine d'Andrewsky ; le général baron de Loë ; le lieutenant-colonel de Hoffmann ; le lieutenant-colonel Winterfeld ; le capitaine Von der Goltz ; le colonel Ceresole ; le colonel de Gumps ; le général l'Olivier ; le colonel l'Olivier ; le colonel baron Jolly ; le général Manrique ; Si Ahmed-Ould-Cadi ; Si Ben-Hallia-Ould-el-Hadj-Djilloul ; le général Carteret-Trécourt ; le comte Gossart ; M. Gabeau ; M. de Jastours ; M. de Gannay, etc.

Le lendemain, le maréchal-président de la République adressait à l'armée l'ordre du jour suivant :

Soldats,

Les exercices, les manœuvres que vous venez d'exécuter, montrent que tous, anciens et jeunes soldats, vous êtes animés d'une bonne volonté et d'un entrain que je suis heureux de constater. Vous avez su profiter des leçons qui vous ont été

données ; je m'en suis assuré par moi-même dans le 4e corps et dans le gouvernement militaire de Paris. Je remercie les officiers et les sous-officiers du zèle intelligent et soutenu qu'ils ont mis à vous instruire.

Soldats, vous avez conservé, et vous conserverez toujours, j'en ai la conviction, cette discipline, cet esprit militaire, ce dévouement au pays, qui ont fait de tout temps la force de l'armée française. Je vous en témoigne ma satisfaction.

Le président de la République,

Maréchal DE MACMAHON,
duc DE MAGENTA.

A propos de ce bois de Vincennes qui a vu notre grande revue, nous dirons que quatre rois de France sont morts à Vincennes : Louis X, 1316 ; Philippe V, 1322 ; Charles le Bel, 1328 ; Charles IX, 1574. C'est aussi à Vincennes que furent signées deux grandes mesures : l'ordonnance de la formation de la compagnie des Indes ; la Révocation de l'Edit de Nantes.

Puisque nous nous occupons d'armée et de guerre, on nous passera bien l'anecdote ci-dessous. Comme elle se passe sous Louis XV, monarque de funeste mémoire pour le Canada, qu'il s'agit de canons de glace, à ces différents titres, vous ne serez point insensibles à cette histoire que raconte un confrère :

Tout dernièrement, au Musée d'artillerie, le grand-duc Constantin s'arrêta fort intrigué devant une sorte de tube en fonte d'assez fort calibre.

—Qu'est-ce que c'est que ça ! demanda-t-il au général L... qui lui servait de cicerone.

—Altesse, c'est un moule à l'aide duquel on a fait jadis des canons de glace.

—Des canons de glace ! Est-ce bien sérieux, général ?

—Ce qu'il y a de plus sérieux, prince. Paris a fait et a tiré de ces canons-là il y a cent vingt ans.

Effectivement, sous Louis XV, sur une fantaisie de favorite, le roi fit fondre ou plutôt mouler des canons de glace, qu'on chargeait de la même manière que les autres. Seulement, on les avait chargés avec des boulets de neige, poussés par un quarteron de poudre. Deux savants bien connus, Bosc et Réaumur, présidaient à l'expérience. L'épreuve fut faite en présence de toute la cour, à Versailles, près de la pièce d'eau des Suisses, et, ce qu'il y a de bizarre, c'est que le boulet de neige, très-solide, perça une planche de 2 pouces à soixante pas de distance.

Un jeune homme de mine sévère, qui se trouvait au milieu de la foule, ne dissimulait en rien sa surprise ; c'était Turgot, le futur grand ministre, le dernier rempart de l'ancienne monarchie.

—Si les progrès de l'artillerie pouvaient s'arrêter là ! disait-il d'un air rêveur.

Un dernier mot sur l'exposition hippique de l'Esplanade des Invalides. Le nombre des récompenses accordées s'élève à 294 qui se décomposent ainsi : 88 médailles d'or, ou premières primes, accompagnées d'une prime en argent variant entre \$250 et \$150 ; 82 médailles d'argent, ou secondes primes, avec une récompense en argent variant entre \$200 et \$150. Les autres récompenses consistent en médailles de bronze, dont la plupart sont accompagnées de primes en argent et en mentions honorables.

En analysant la liste des récompenses au point de vue des nationalités, nous voyons que la France figure pour 201 récompenses, parmi lesquelles la Normandie a la palme, car deux des départements de l'ancienne province, l'Orne et le Calvados, en ont près de la moitié ; viennent ensuite les départements du Finistère, de la Sarthe, de l'Aisne, de la Manche, de l'Oise, etc., etc. Rien d'étonnant à ce que vous autres, Canadiens, ayez conservé si vif l'amour des beaux chevaux, car les provinces Bretagne, Anjou et Normandie, dont les populations ont contribué pour la plus large part à la colonisation de la Nouvelle-France, continuent à fournir en France les plus splendides spécimens d'étalons et de juments poulinières. L'élevage des chevaux constitue dans les provinces susdites une branche importante du revenu des fermiers.

L'Angleterre a obtenu 35 récompenses ; la Russie, 3 ; la Belgique, 28, et le Danemark, 1.

La supériorité de la France est éclatante en ce qui concerne les chevaux propres à la selle ; pour ces derniers, le triomphe de la Normandie est complet ; dans ces catégories, l'Angleterre compte peu de récompenses, et la Belgique, pas une seule. Mais ces deux pays prennent une revanche si-

gnalée dans le concours des chevaux de traits, la Belgique surtout ; dans ces catégories, l'infériorité de la France est marquée.

Comme suite naturelle de ce concours, permettez-moi de vous donner la liste des lauréats des grandes courses internationales au trot, qui ont eu lieu à Maisons-Laffitte. Il y avait grande foule, bien que ce genre de courses ne soit pas dans nos mœurs. Nous préférons, ici, en raison de notre caractère, les péripéties émouvantes des courses plates, aux alternatives moins mouvementées des trotteurs.

Parmi les assistants, on remarquait le maréchal de MacMahon, le roi Ferdinand de Portugal, le duc de Coimbre, le grand-duc Constantin, le prince de Nassau, MM. Léon Say, Teisserenc de Bort et Gambetta. Voici la liste des prix :

PRIX DE LA MOSKOVA, au trot attelé, 10,000 francs.

Gourko, cheval russe, premier.

Saladin, français, second.

Ratoué, russe, troisième.

PRIX DE LA NORMANDIE, au trot monté, 10,000 francs.

Toujours, français, premier.

Toutotour, français, deuxième.

Champagne, français, troisième.

PRIX DU GOUVERNEMENT, au trot attelé, 15,000 francs.

Zouberny, russe, premier.

Childe-Harold, anglais, deuxième.

Verny, russe, troisième.

PRIX DE PHILADELPHIE, au trot monté, 10,000 francs.

Sylvia, français, premier.

Gourko, russe, deuxième.

Grain d'Or, français, troisième.

PRIX DE L'EXPOSITION, au trot monté, 15,000 francs.

Star-Gazer, anglais, premier.

Anicroche, français, deuxième.

Rivoli, français, troisième.

J'ai beaucoup regretté l'absence d'un ou de plusieurs de vos trotteurs, qui, j'en suis assuré, auraient certainement remporté quelque prix.

Après les courses de chevaux, les ascensions aériennes. Celles-ci occupent la curiosité et ont un grand succès. Le ballon captif Giffard fait maintenant chaque jour, en moyenne, de seize à dix-sept voyages.

La semaine dernière, M. Emile Pagan, celui qui se propose d'atteindre, en ballon, le 90ème degré d'altitude nord, a donné, à Bruxelles, une conférence sur les moyens qu'il emploierait pour atteindre son but. Après avoir passé en revue, devant un auditoire nombreux, les différents explorateurs qui, depuis Hedenström jusqu'au capitaine Nares, se sont illustrés à la conquête des régions polaires, M. Pagan, se ralliant à l'opinion de MM. Hall et Nares, qui prouvent par leurs travaux thermométriques la non-existence d'une mer libre au pôle, a démontré la possibilité et le côté pratique de son expédition. Voici telles quelles les notes du sténographe qui assistait à la conférence :

Naviguant vers les hautes latitudes par le détroit de Smith, M. Pagan espère atteindre la 84e parallèle, et de ce point extrême, profitant d'un vent sud violent dans la direction nord, s'élançer avec son ballon vers le pôle.

Etant donné la structure particulière de son navire, qu'il peut transformer en quelques minutes en un vaste gazomètre, il emporte avec lui 44,000 mètres d'acide sulfurique, et 5,000 mètres de tournure de fer pouvant lui fournir 3,500 mètres de gaz pur, ayant une force ascensionnelle de 1 kilogramme par mètre cube ; qui plus est, ses mesures sont telles, qu'il peut gonfler son ballon en très-peu de temps.

La capacité de son aérostat lui permettant de disposer de 1,200 kilogrammes de lest, il composera ce lest de boîtes de conserves, de biscuits, etc., qu'il jettera par-dessus bord et qui lui serviront à jalonner sa route de retour de points de ravitaillement, qu'il sauvegardera de la dent des ours par le procédé si connu du Dr Hayes, qui consiste à placer sur les boîtes à préserver quelques vessies gonflées d'air.

La nacelle de son ballon, étant tout à la fois traineau et canot, lui permettra de revenir soit par terre ou par glace, soit par eau.

M. Pagan est Français, et à ce titre, il nous est agréable d'espérer qu'il réussira à planter le drapeau tricolore au milieu du zéro degré du pôle nord.

Les vacances et la fin des récoltes ont donné une recrudescence au succès de

l'Exposition. Les provinciaux et les étrangers abondent dans Paris. On ne sait plus où se loger, et la chambre la plus mesquine se loue au prix d'un palais.

D'après un tableau de statistique sur les garnis, dressé par la préfecture de police, il résulte qu'au 1er septembre on comptait 128,277 locaux occupés ; aujourd'hui, 20 septembre, on en compte 131,047. Au 11 septembre, on comptait 6,514 locaux vacants ; aujourd'hui, on en compte seulement 3,869.

Le général Grant va nous revenir pour la fête des récompenses, et passera l'hiver à Paris.

Reprenons nos courses à travers les merveilles de l'Exposition, et continuons notre revue par les pays latins Italie, Espagne, Portugal, puis la Grèce, qui tient d'une part à l'Orient, de l'autre à l'Occident.

Ce qui frappe tout d'abord dans l'exposition italienne, c'est la couleur et la forme, ces deux côtés plastiques de l'art. Les objets de l'usage le plus vulgaire portent le cachet de cette race éminemment artistique. On sent que la lumière et le soleil ont collaboré à ces splendides produits.

Venise se distingue par ses glaces et sa verrerie jadis si réputées.

On raconte que lorsque les glaces et les verres de Venise furent introduits pour la première fois dans la Grande-Bretagne, les rudes seigneurs anglo-saxons furent si émerveillés de la délicatesse et des formes exquises de ces objets, qu'ils donnaient en échange leur vaisselle d'or et d'argent. La manufacture de *Murano* expose toute une collection de verres émaillés en style veneto-byzantin, vases couleur paille, vases couleur saphir, lampadaires, urnes, reliquaires, lampes, bassins, calices. Parmi, la copie exacte de la fameuse *tase de saint Marc*, dont l'original se trouve dans le trésor de l'église de ce nom. Elle est en verre noir transparent émaillé or et argent et de couleurs diverses, avec une inscription en langue copte, en argent. On prétend qu'elle date de la fin du quatorzième siècle, et qu'elle a servi de modèle aux maîtres émailleurs de Limoges. On remarque aussi des vases murrhins, vases célèbres dont on ignore la composition, et dans lesquels les anciens buvaient un vin mélangé de myrrhe, d'où leur nom. Posséder autrefois un de ces vases équivalait à avoir aujourd'hui une rivière en diamants de la plus belle eau. La manufacture de *Murano* a imité ces vases de ceux trouvés dans les fouilles de Pompéi, et dont les divers modèles figurent au Vatican et au British-Museum.

Les mosaïques de Florence, de Rome et de Venise attirent aussi les curieux. Ce sont là trois écoles célèbres, mais dont les procédés diffèrent.

La mosaïque vénitienne se compose de petits cubes de verre de diverses couleurs, à l'aide desquels on compose des tableaux qui, à distance, font illusion. La mosaïque florentine, elle, se sert de petits morceaux de marbre, qu'elle assemble de manière à former des groupes de fleurs ou d'objets inanimés. Quant à la mosaïque romaine, la plus célèbre de toutes, ce ne sont plus des cubes de verre comme à Venise, mais de petits morceaux fort tenus de cette matière, de telle façon que les artistes peuvent donner toutes les teintes et toutes les nuances. Saint-Pierre de Rome offre en ce genre de véritables chefs-d'œuvre. Ici, l'on peut voir le *portrait de Pie IX* ; la *Visitation de la Vierge* ; la *Vue de Venise*, etc. On jurerait de la peinture à l'huile.

Les meubles avec incrustation d'ivoire, de nacre, ornés de peintures pompéiennes, ont un inimitable cachet d'élégance. Parmi les objets de cette classe l'on remarque un ameublement complet fait avec les longues cornes des buffles de la campagne de Rome. C'est original, mais ce n'est pas beau. Il y a aussi une cathédrale de Milan, qui figure une commode, et dont l'architecture est entièrement recouverte de guipure et de point de Venise. En pressant sur une pédale fixée au milieu des marches de la porte principale, le toit de la cathédrale se soulève et montre une délicieuse toilette, capitonnée en soie bleue, avec rideaux de guipure. Le meuble se ferme en pressant un bouton dissimulé dans un capiton.

Des articles de joaillerie, en filigrane, en lave, de superbes camées, du corail éclatant, des ouvrages en paille tressée, de magnifiques soieries, et de très-mauvais cigares, renfermés dans une vitrine supportée par trois superbes griffons.

De l'Italie, gagnons la Grèce. La patrie de Périclès et d'Épaminondas expose des spécimens de bois et des fragments de marbre. Les bois sont des essences pour la marquetterie et l'ébénisterie, et les marbres, pour la statuaire.

Comme industrie, quelques tapis faits à main ; car là-bas, la machine n'a pas encore enlevé aux familles le tissage qui, les récoltes une fois faites, occupe les membres de la famille.

On remarque une superbe collection de raisins de Corinthe. C'est à donner la fièvre aux ménagères anglaises ; car on rêve puddings à toute sauce. L'exportation de ce seul produit atteint annuellement cinquante millions.

À côté des bouteilles du vin de *Sauteris*, assez médiocre, soit dit en passant, figurent des cruchons d'eau minérale, et de quelle provenance, grand Dieu ! des thermopyles ! O Léonidas ! qui l'eût dit, qui l'eût cru ?

Une république, celle d'Andore, expose une merveille, un phénomène, l'unique constitution politique qu'elle aie jamais eue, depuis plus de trois cents ans ! Avouez que le fait est sans exemple. Bien que ce vénérable document soit encadré entre des paquets de saucissons et quelques bouteilles d'un vin *général* (sic), cela n'enlève rien au mérite de ce peuple, qui, s'il a peu d'industrie, possède du moins ce que les plus puissantes nations recherchent en vain, la stabilité d'un régime et d'institutions politiques séculaires.

Réparons un oubli ! En vous parlant de l'Exposition italienne, j'ai omis de vous dire que parmi les charmantes bagatelles en verre coloré qu'elle expose, se trouvent des cravates de dame en verre filé ! Elles se nouent aussi facilement que des cravates de soie.

Finissons par l'annonce du mariage d'un personnage dont le frère a passé quelques mois au Canada, il y a trois ans. Il s'agit de l'union de M. de Gontaut-Biron avec Mlle Emma-Marie de Polignac. Le futur est lieutenant au 14ème hussards et officier d'ordonnance du maréchal. Il est fils de M. le vicomte Elie de Gontaut-Biron, sénateur, grand-croix de la Légion d'honneur et ancien ambassadeur de France à Berlin, et allié aux familles de Talleyrand-Périgord et de Liedekerque-Beaufort.

La fiancée est fille de M. Jules-Armand-Jean-Melchior, duc de Polignac, chef actuel du nom et des armes de cette importante famille. Sa mère, la duchesse de Polignac, est née Berton des Balbes de Crillon, et se trouve être la dernière héritière, avec Mme la duchesse Pozzo di Borgo, de ce nom, dont le duc de Crillon, leur père, est mort étant le dernier titulaire.

Les armes des deux nouveaux époux sont : pour M. de Gontaut-Biron : *écartelé d'or et de gueules* ; pour Mlle de Polignac : *fascé d'argent et de gueules de six pièces*.

On parle de retarder d'un mois la clôture de l'Exposition. Elle serait remise fin novembre. Il est de fait que les recettes augmentent chaque jour. Dimanche dernier, l'on a compté cent cinquante-six mille entrées. On peut dire pour elle que la fin justifie les moyens.

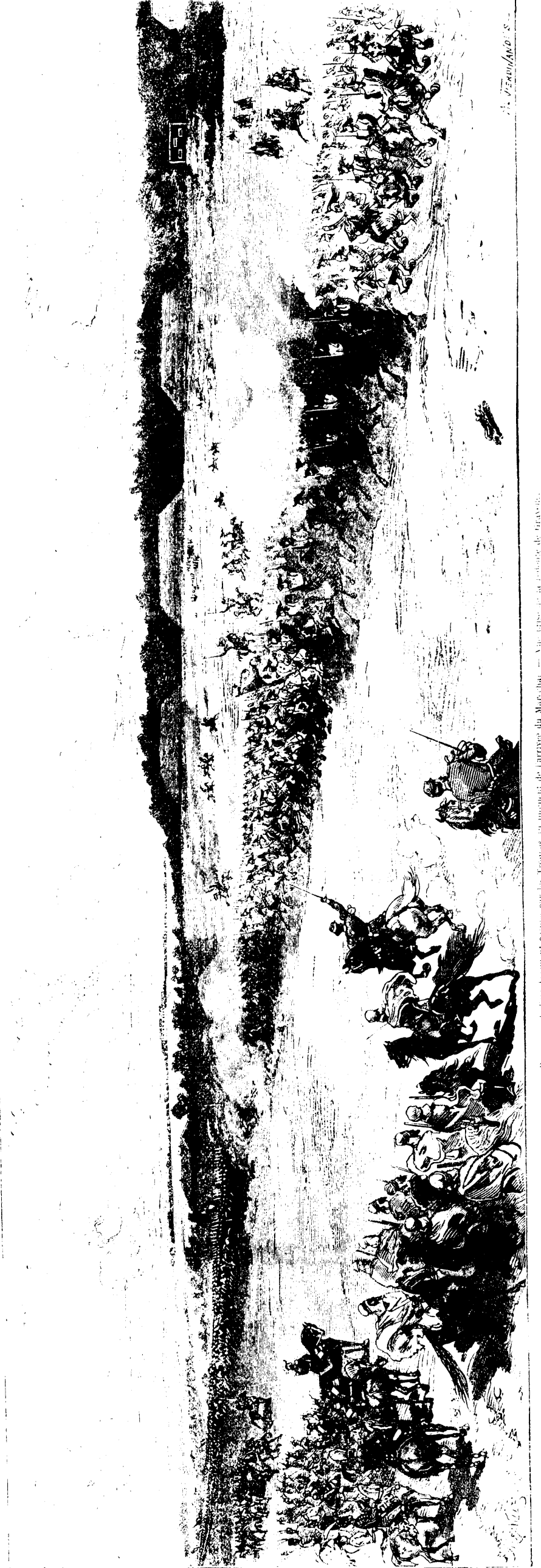
A. ACHINTRE.

On parlait d'un garçon assez riche qui aimait la société des artistes, et qui venait voir quelques-uns d'entre eux au *Rat mort*.

—Bah, dit Pello en tirant une bouffée de sa pipe légendaire, c'est un imbécile ! Il ne sait pas dépenser utilement son argent !

—Cependant, lui fait-on observer, vous n'avez pas à vous plaindre de lui. Hier encore, il vous a emmené promener en voiture, dîner, souper ; il a bien dépensé cent francs pour vous amuser ?

—Oui, répond Pello en fronçant le sourcil. Mais combien il m'aurait fait plus de plaisir en me prêtant cent sous que j'aurais dépensés tout seul !



Panorama de l'emplacement occupé par les Troupes au moment de l'arrivée du Maréchal — Vue prise de la position de travail.
 Charge en ligne de bataille de la division de Cavalerie de réserve à régiments sous les ordres du général de Bonnemaison — Vue prise de l'estrade des tribunes.

LA GRANDE REVUE DU 15 SEPTEMBRE AU POLYGONE DE VINCENNES.

A. F. B. / 1878

L'UNION ET LA PROTECTION

Le désir d'union et de conciliation qui s'est tant de fois manifesté dans notre monde politique, semble prendre de la force depuis quelques jours.

Le *Canadien* lui-même, qui paraissait plus opposé que tout autre à la réalisation de ce désir, a écrit, la semaine dernière, un article qui a fait sensation; il exprime l'opinion que *si jamais une heure a été favorable à l'union désirée par l'immense majorité de nos compatriotes, c'est bien celle où l'on peut tomber d'accord sur une question vitale. Il ne s'agit que de le vouloir.*

L'*Événement* répond en disant que la protection a été le berceau du parti national qui a mis le parti libéral au pouvoir, et qu'on ne peut choisir une meilleure question comme point de ralliement.

Il n'y a point de doute, comme le dit l'*Événement*, que la protection a été le berceau du parti national, son programme politique.

Certains membres de ce parti disent, pour justifier leur conduite politique, qu'ils ont toujours espéré que M. Mackenzie céderait et que les paroles qu'il prononça à Granby, durant la dernière élection, confirmèrent cette espérance; que d'ailleurs, n'étant pas du tout certains que les chefs conservateurs donneraient la protection, ils ne pouvaient faire plus que de voter contre le gouvernement libéral, sur cette question au moins, tant qu'il leur restait une chance d'obtenir de ce gouvernement ce qu'ils demandaient. Or, ils ajoutent qu'il était bien connu que le déficit de l'année courante aurait forcé M. Cartwright d'augmenter les droits, et, par conséquent, la protection.

Ce sont les opinions bien connues de ces nationaux ou libéraux qui font croire, sans doute, au *Canadien* et à l'*Événement* que si les conservateurs donnent la protection, l'union tant désirée par le public et si souvent réclamée par l'*Opinion Publique* pourrait bien avoir lieu, au moins en grande partie, sinon complètement.

L'*Union des Cantons de l'Est* dit que l'union dont il est question n'est ni praticable ni nécessaire, et qu'elle pourrait même avoir un mauvais effet au point de vue national, en soulevant les susceptibilités des autres provinces. Il croit que le parti conservateur seul obtiendra plus pour le Bas-Canada que si cette union avait lieu. Cependant, il ajoute que les conservateurs seront heureux de souhaiter la bienvenue à tous ceux qui pensent comme eux sur les grandes questions du jour.

Le *Canadien*, dans un article subséquent, explique sa pensée et exprime la même opinion que l'*Union des Cantons de l'Est*; il dit que les conservateurs ne peuvent faire autre chose qu'inviter les libéraux qui partagent leur opinion sur la question de protection, à se rallier à eux.

L.-O. DAVID.

CONCERT DESÈVE

L'illustre professeur Léonard sera heureux d'apprendre que le public canadien a confirmé son jugement, jeudi dernier, sur le talent de son digne élève, M. Desève. Rarement on a vu un jeune Canadien acclamé avec tant d'enthousiasme par ses compatriotes. Toute l'élite de la société canadienne, des différentes classes de notre population, était réunie dans la magnifique et spacieuse salle de l'Académie de Musique, jeudi soir. On était venu de tous côtés pour souhaiter la bienvenue au jeune artiste, le féliciter des succès qu'il avait obtenus à Paris et l'encourager à marcher dans la voie glorieuse où il se distingue.

Quelques-uns qui étaient venus indifférents sont retournés émus, enthousiasmés et convaincus que M. Desève est un artiste de premier ordre. Les connaisseurs disent que personne, parmi les plus grands artistes qui nous ont visités, ne joue avec plus de précision, de grâce et de suavité. M. Desève fait chanter son instrument; il lui fait exprimer, dans le plus harmonieux des langages, tous les sentiments, toutes les passions de l'âme.

Après M. Desève, c'est madame Christian qui a eu le plus de succès. Aussi quelle voix! Quel timbre incomparable! Nous serions curieux de savoir si les voix de contralto tant vantées des célèbres artistes qui ont visité Montréal, l'emportent de beaucoup sur la voix de madame Christian. Maintenant, est-il possible de chanter avec plus de grâce, de goût, de modestie et de délicatesse?

M. Fowler, qui tenait le piano, s'est acquitté de sa tâche difficile avec le tact qui le caractérise.

Mademoiselle Bolté a été remarquée dans le duo charmant qu'elle a joué avec lui.

MM. Lefebvre et Maillet sont de vieux favoris du public qui sont toujours bien accueillis, même quand ils ne sont pas en voix ou en verve.

Nous oublions de parler de l'admirable quatuor à cordes exécuté par MM. Desève, Boucher, Leblanc et un autre musicien dont nous ne nous rappelons pas le nom. Quelle musique ravissante! Mais aussi c'était du Schubert.

En somme, succès complet.

M. Desève a autant le droit d'être content de ses compatriotes qu'ils ont celui d'être fiers de lui.

L.-O. D.

A LA VEILLÉE

Nous continuons notre petite étude sur les moyens de coloniser effectivement la province.

Il existe à Montréal une Société de colonisation, ayant à sa tête des hommes influents, habiles et franchement dévoués au bien-être du pays. Cette Société n'a été formée qu'au mois d'août dernier, et déjà elle a fait des démarches officielles auprès du gouvernement de Québec, et auprès de la Corporation de la ville de Montréal, pour en obtenir de l'aide. Le gouvernement lui a promis cinquante mille piastres aussitôt que la ville de Montréal en aurait donné vingt mille. Mais cette dernière, pour des raisons qu'il est inutile d'apprécier ici, a jugé à propos de refuser la requête de la Société. Ainsi le gouvernement se trouve dégagé de sa promesse, et le beau mouvement de colonisation, pour longtemps paralysé.

Voilà le malheur d'appuyer son point d'action, en ces sortes de choses, sur la bonne volonté des grandes corporations publiques; il y a toujours du pour et du contre; et qui sait si, au fond du refus de notre corporation, il n'y a pas un petit grain de politique; et l'on ne fera jamais de colonisation avec la politique. On ne pourra jamais faire autre chose que de former des désirs chaleureux de *changer les forêts en superbes et riantes campagnes*, et nous craignons beaucoup que les hommes dévoués qui ont formé ces belles espérances, consomment plusieurs années avant de les réaliser. Le défaut de leur mouvement est d'être trop restreint, trop local, pour qu'il puisse réussir à souhait. Quoi qu'il en soit, honneur à ceux qui l'ont formé. Nous rendons volontiers un sincère hommage à leur bonne volonté et à leur patriotisme dans cette entreprise, mais nous prétendons humblement que le projet de colonisation que nous avons donné dans notre dernière "veillée" est plus pratique, plus économique dans son action, et plus national que le plan adopté par la Société de colonisation de Montréal.

Ce plan n'est pas nouveau.

Sans avoir jamais été organisé, notre plan d'opération est en activité depuis deux cents ans dans le Canada. Toute la colonisation qui s'est faite dans le pays a été dirigée par quelques membres du clergé. Voyez dans les premiers jours de la colonie. Les premiers, des missionnaires jésuites ont tracé le sillon de la colonisation dans toutes les directions, sur cette terre de la Nouvelle-France. Et c'est à leur suite que nos pères ont été fonder et bâtir presque toutes les villes de l'Ouest américain, qui nous appartenait avant les jours de révers. Le clergé séculier continua dans le pays l'œuvre nationale des Pères jésuites, sous la direction

des évêques Laval, Plessis, Lartigue, Prince, Bourget, Cook, etc., etc. Consultez l'histoire de la colonisation "des Bois Francs," des vastes pays du Saguenay, des régions de la Matawan et de tous les Cantons de l'Est, elle vous répondra que les premiers colons de toutes ces belles et florissantes paroisses y ont été conduits par les Révérends Hébert, Bélanger, Prevost, Brassard, Gagnon, Dupuis, Marquis, etc., etc., etc.

Si ce moyen a pu si bien réussir sans aucune organisation, que n'en devons-nous pas espérer, en lui donnant un corps, une vie d'action, ainsi que nous le proposons dans notre dernier article? Nous avons donc raison de dire, ce nous semble, que ce système est plus pratique que celui adopté par la Société de colonisation de Montréal.

De plus, nous prétendons qu'il est non-seulement plus pratique, mais encore plus économique. Voici pourquoi.

Le fonctionnement de ce système exigera un personnel nombreux. Il faudra des agents employés et payés par la Société. Ayant des intérêts à sauvegarder, le gouvernement aura des agents de colonisation payés à même les fonds de colonisation; il lui faudra des inspecteurs de travaux, des préposés à ses magasins, des conducteurs sur les chemins, des entrepreneurs de bâtisses et des faiseurs d'hypothèques, pour que les terres des colons, en vertu de ce système de *crédit colonisateur*, demeurent hypothéquées au gouvernement tant que ce dernier n'est pas remboursé de ses avances en capital, intérêts et frais.

La Société paiera ses employés, le gouvernement les siens; et si la Corporation y prend part, elle aura ses employés qu'elle rémunérera à même la somme affectée à la colonisation. Eh! bien, voilà peut-être un tiers de ces fonds engloutis en pure perte par des employés de colonisation. Notre système évite toute cette multiplication d'employés. L'argent que le gouvernement versera chaque année dans le fonds de la colonisation sera dépensé, jusqu'au dernier centin, pour des fins de colonisation, dans des chemins de colonisation et parmi les colons. Les colons ayant seuls le droit de gagner cet argent, il arrivera qu'à la fin de la saison du travail, le colon, au lieu d'avoir affecté sa terre au paiement d'une somme de \$50 ou \$100 envers le gouvernement, aura gagné dans son été \$50 à \$60 qui lui appartiendront, et avec lesquelles il se pourvoira des choses nécessaires à la vie et à l'entretien de sa famille; et sa terre sera libre de tout hypothèque. L'année suivante, il pourra gagner autant d'argent, et avec sa petite récolte, il sera déjà en état de bien vivre.

Nous avons vu ce fait-là très-souvent, et notamment à Saint-Romain de Winslow, dans le comté de Compton. Les colons de Saint-Romain ont ouvert le chemin de Saint-Romain à Whitton, dans l'été de 1870, et avec l'argent qu'ils ont gagné dans ces travaux, ils ont pu construire et payer comptant la jolie petite église de leur paroisse. La même chose s'est faite à Stratford, à Weedon, etc.

Enfin, ce plan d'opération nous semble plus patriotique. Il s'adresse à toute la nation. Tout le pays est associé à ce mouvement. Chaque citoyen qui a versé son obole dans le fonds "*du denier de la colonisation*," se trouve, pour ainsi dire, membre de cette grande société nationale qui a entrepris de travailler à étendre et reculer les bornes de la colonisation, de la civilisation, du progrès et de la richesse dans notre Canada. C'est là une œuvre plus grande et plus nationale; il nous semble que son action serait plus forte, son impulsion plus vigoureuse que l'action d'une société locale isolée, restreinte à un certain nombre de personnes et à un certain territoire.

C'est évident, l'avenir de la province française de Québec est dans la colonisation de nos terres. La balance du sol appartient à la race qui s'en emparera la première; soyons-en certains. Il y a une belle lutte à faire pour conserver ce qui nous appartient à si juste titre. L'avenir de la confédération entière repose dans la colonisation de nos vastes territoires encore

inhabités. Nous nous sommes plaints de ce que la production indigène dans ces dernières années ait été restreinte, au point que chaque année nous avons été obligés d'exporter vingt à trente mille dollars de notre numéraire aux États-Unis et ailleurs pour l'achat de produits étrangers et que nous pouvions trouver chez nous, si notre industrie indigène eût été plus protégée. Voilà que cette législation fiscale sera bientôt modifiée; du moins, tout nous porte à le croire, et nous l'espérons. Mais il ne suffit pas d'activer la production pour devenir riche—il faut écouler les produits—il faut des consommateurs. Le secret de la politique fiscale qui sera bientôt introduite dans le pays consiste à trouver le moyen de maintenir l'équilibre entre la production indigène et la consommation. Il faut avant tout s'assurer d'un marché indigène capable d'absorber toute la production indigène. Autrement, si la production dépasse la consommation, le pays sera justement dans la position d'un marchand qui aurait rempli ses magasins, mais qui n'aurait pas d'acheteurs.

L'important pour nous est donc maintenant de travailler à agrandir notre marché, et le moyen le plus à notre disposition est la colonisation de nos terres incultes. Il faut encourager notre agriculture par une législation sage et pratique. Dans ce travail d'agrandissement du marché canadien, les gouvernements locaux doivent aussi, dans les bornes que leur assigne la constitution, travailler à seconder les efforts du pouvoir fédéral. Le gouvernement fédéral a ses terres à coloniser, chacune des provinces possède aussi des terres favorables à l'agriculture. Eh! bien, que tous ces pouvoirs se donnent la main pour travailler ensemble au progrès de l'industrie, de la colonisation et de l'agriculture. Ce sera un moyen efficace d'arrêter l'émigration des enfants du sol, d'attirer les étrangers sur notre territoire; et nous ferons ainsi notre Canada industriel, riche et heureux.

FABIEN VANASSE.

CONSEILS UTILES;

Peut-on porter une voilette en grande toilette de visite, et garder ce bout de dentelle, serré sur le visage, dans les salons où l'on entre?

La mode, aujourd'hui, admet parfaitement la voilette de tulle blanc avec le plus élégant costume de sortie: une femme, soucieuse de la pureté de son teint, ne devant jamais sortir en plein air, à visage découvert. Comme il est assez difficile de détacher le voile, enchevêtré derrière le chapeau dans les fleurs et les boucles du chignon, il a été également accepté que le voile pourrait être gardé sur le visage pendant toute la durée de la visite.

Il est aussi nécessaire, mesdames, de changer de parfums que de changer de modes, de couleur, etc. Le nerf olfactif s'émuise sous des influences répétées. L'odorat, comme la vue, l'ouïe, le goût, comme tous les sens enfin, a besoin de variété, sous peine de satiété.

Donc, évitez de vous astreindre à votre parfum favori—faites que vous commettez presque toutes—et variez à l'infini ces subtilités essentielles au moyen desquelles vous savez si bien ajouter aux charmes de votre personne.

En ce temps où le perdreau est à l'ordre du jour, il n'est pas inutile de dire à quoi on reconnaît une perdrix adolescente d'une vieille perdrix.

Le jeune perdreau a le bec inférieur tendre. ("est-à-dire que si on ouvre son bec, son point d'attache au cou n'est point corné, c'est un cartilage mou et facile à plier. De plus, le jeune perdreau a les pattes d'un ton clair. Il n'a pas ou presque pas de plumes rouges sur le poitrail. Enfin, l'extrémité de ses ailes est fournie de plumes grêles et jeunes; on le voit à leurs barbes peu fournies.

La plupart des méthodes et des professeurs d'écriture conseillent, lorsqu'on écrit assis, de faire porter le poids du corps sur l'un des deux hémisphères dont la bonne nature nous a gratifiés: le gauche.

Cette position est même instinctive chez tous les droitiers. Or, elle est très-mauvaise et entraîne souvent chez les enfants une déviation latérale de la colonne vertébrale. Cela est surtout à craindre chez les jeunes filles, qui restent plus longtemps assises que les garçons.

Conclusion: écrivez toujours en utilisant également toute... votre base de sustentation.

CHOSSES ET AUTRES

M. Cimon a été élu à Chicoutimi.

Les chinois prétendent avoir inventé le téléphone en l'an 968.

Le roi de Hollande, qui est âgé de 63 ans, épouse une jeune princesse de 20 ans. Les Hollandais sont furieux.

Mgr Dupanloup, l'un des évêques, des orateurs et écrivains les plus célèbres de la France, est mort subitement vendredi dernier.

Un banquet a eu lieu aux Tanneries, comté d'Hochelega, en l'honneur de M. Chapleau.

Les conservateurs de Québec ont présenté des cadeaux à monsieur et à madame Tarte, en reconnaissance des services rendus à leur parti par M. Tarte.

Le décompte des bulletins fait par le juge Mackay, dans l'élection de Jacques-Cartier, donne deux voix de majorité à M. Girouard, dont la persévérance a enfin triomphé.

Adélar P. Forget, Alphonse Christin, Eustache Lemay, Adolphe Lamarche, Isaïe Pilon et le Dr G. Madore subiront leur procès, le 17 courant, sur l'accusation d'avoir changé les bulletins au poll No. 2 de Sainte-Anne, comté de Jacques-Cartier.

Le comté de Portneuf a célébré le triomphe de M. Vallée, rédacteur du *Courrier du Canada*, par une grande démonstration.

On dit que M. de St.-Georges prétend que M. Vallée ne pouvait pas être déclaré élu par le décompte des votes, et qu'il ira prendre son siège à la prochaine session.

Les journaux américains constatent que des milliers d'ouvriers sans ouvrage quittent les villes pour aller s'établir sur les terres nouvelles, et ils disent que ce courant d'émigration serait bien plus fort si plus de gens charitables répondaient à l'appel des ouvriers, et si les ouvriers eux-mêmes comprenaient leurs véritables intérêts.

Bonin, accusé de viol sur une petite fille de trois ans, a été condamné à être pendu, par le juge Ramsay. C'est un châtement terrible ; mais aussi la société, les pères et les mères de famille demandent depuis longtemps qu'une leçon éclatante soit donnée aux misérables dont les attentats deviennent presque quotidiens.

Les trois pièces de vers, dit le *Travailleur*, dans les *Letters from High Latitudes*, de lord Dufferin, ont été traduites récemment par M. Benjamin Sulte, qui a remporté la palme sur un poète parisien qui avait tenté le même travail. Le Gouverneur-général a exprimé sa satisfaction à notre ami en lui envoyant son portrait, très-grand format, richement encadré, un véritable objet d'art.

Le mariage projeté du prince impérial avec la princesse Thyra, de Danemark, n'est pas aussi avancé qu'on le disait. Le roi du Danemark, qui a plusieurs enfants, et l'ex-impératrice Eugénie, qui n'est pas riche, ne peuvent à eux deux former la somme de £15,000 qu'on croit nécessaire pour permettre aux futurs époux de vivre suivant leur rang.

Nominations faites par le gouvernement Mackenzie :

L'hon. Elzéar Taschereau remplace l'hon. Jean-Thomas Taschereau, démissionnaire, à la Cour Suprême ;

L'hon. M. Laframboise est nommé juge pour Gaspé ;

M. Henri Taschereau remplace l'hon. Elzéar Taschereau à Kamouraska ;

M. Beaulieu, de Cacouna, remplace M. Pouliot comme syndic ;

M. Boyer, de Montréal, a été nommé inspecteur de farine.

M. G. Drolet a apporté de Paris, dit la *Minerve*, un appareil aussi curieux qu'utile pour la boucherie. Qu'on s'imagine un masque de cuir que l'on applique sur les yeux d'un bœuf ; dans le masque, un trou dans lequel on fait passer une sorte de fiche cylindrique d'environ six pouces de long et munie d'une tête circulaire de la dimension d'une pièce de 50 cents. Un enfant de 10 à 12 ans frappe avec un maillet en bois pesant de 3 à 4 livres sur la tête de cette fiche, qui pénètre dans la cervelle de l'animal, et celui-ci tombe mort, sans convulsions aucunes.

La princesse Marie, fille de Bismarck, a renoncé au deuil qu'elle portait depuis trois ans pour se marier.

Il y a trois ans qu'elle fut fiancée au comte Botho Wend d'Eulenburg, le frère cadet du ministre de l'intérieur actuel ; mais peu de mois après, la fièvre gastrique enleva le fiancé de la comtesse Marie. Alors qu'elle était debout, à côté du corps du bien-aimé, sa douleur immense justifiait la crainte que jamais elle ne consentirait à former de nouveaux liens. Elle a pris un autre parti, réalisant ainsi le vœu le plus fervent du prince de Bismarck.

Une dépêche de Rome annonce que Sa Sainteté Léon XIII a chargé son secrétaire d'Etat d'appeler la sérieuse attention des cours européennes sur les massacres de catholiques qui ont eu lieu à diverses reprises dans la péninsule des Balkans et de réclamer pour nos coréligionnaires de l'Orient la protection des puissances. On reconnaît bien là le cœur du Père toujours attentif aux besoins de ses enfants, s'affligeant de leurs maux, s'ingéniant à y porter remède. L'appel du Saint-Père sera-t-il entendu ? Nous en doutons.

Après avoir tracé un émouvant tableau des ravages de l'épidémie, le *Courrier des Etats-Unis* met en relief l'admirable conduite des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul :

Je dois mentionner ici l'héroïsme des sœurs de charité ; leurs soins sont infatigables, leur douceur n'est jamais troublée par les nuits passées sans sommeil et l'attention constante qu'elles apportent aux demandes des malades et des prières des agonisants. J'ai vu les mêmes sœurs continuant jour et nuit leur œuvre. Elles portent les remèdes sur elles, et ne se contentent pas de soigner les malades, elles désinfectent aussi les maisons. J'ai vu également plusieurs ecclésiastiques donnant des preuves du même dévouement, et l'un d'eux n'a pas quitté ses vêtements depuis trois jours.

Le nombre des sectaires russes s'est accru notablement dans ces derniers temps par suite de l'extension qu'a prise, au pied de l'Oural, dans le gouvernement de Perm, la secte déjà ancienne des "refuseurs d'impôt." Les adhérents à cette secte, rejetant toute forme extérieure de culte, ne paient pas d'impôt et ne reconnaissent aucune autorité laïque ; ils supportent stoïquement les peines qui leur sont infligées et se regardent comme des martyrs après les avoir subies.

La secte paraît avoir pris naissance à la suite de la misère à laquelle la destruction des forêts et la fermeture de nombreuses usines métallurgiques ont exposé les populations ouvrières de ces districts de l'Oural ; elle s'est développée lorsque les autorités, traitant les mécontents en insurgés au lieu de chercher à améliorer leur sort, les a expédiés par milliers dans les districts éloignés.

Nous ne sommes pas au bout des inventions nouvelles. Le *Globe*, de Londres, annonce l'apparition du mégaphone, inventé par le célèbre professeur Edison dans le but d'être utile aux gens affectés de surdité. Au moyen de cet instrument, dit la feuille anglaise, le plus timide chuchotement est entendu distinctement à

une distance de 180 mètres. Cette invention sera à l'oreille ce que la lorgnette est à l'œil.

Le professeur Edison dit que son instrument peut être emporté au théâtre, placé sur les genoux, et les sons apportés à l'oreille peuvent être renforcés dans la proportion de 1 à 50 ; l'intensité peut se régler comme une jumelle pour la vue. Les sourds se pressent déjà en foule chez l'inventeur. Un sourd a entendu jouer de l'orgue, plaisir dont il avait été privé depuis vingt ans.

En France, 8,000 Frères instruisent 320,500 élèves. L'origine des Pensionnats des Frères des Ecoles chrétiennes mérite d'être rappelée. Lorsque le roi d'Angleterre, Jacques II, perdit son trône et sa couronne, à la fin du dix-septième siècle, il se réfugia en France et fut suivi par une partie de la noblesse irlandaise. De nombreux enfants étaient dans ses familles. Il fallait leur donner une instruction et une éducation dignes de leur rang. Le roi de France, Louis XIV, se chargea de ce soin. Il confia cette jeune noblesse aux Frères des Ecoles chrétiennes. Le Vénérable de la Salle vivait encore et réunit les Irlandais dans un pensionnat situé à Saint-Yon (Rouen).

Les professeurs de ce pensionnat furent désignés sous le nom de Frères *Yontains*, d'où, par corruption, on a fait frères *ignoratius*. Mais, si telle est l'ignorance, demandons au monde de nous montrer la science.

C'est une bien touchante et bien poignante histoire que celle qui vient de se passer à Paris.

M. le docteur Deleau, médecin auriste, rue de Châteaudun, 53, Paris, avait une fille de seize ans qu'il adorait. Mais la phthisie avait mis sur elle son empreinte fatale. M. Deleau vit la pauvre enfant s'étioler peu à peu. Sa science de médecin lui donnait l'atroce privilège d'assister de jour en jour aux progrès du mal qui allait emporter sa fille.

Le 29 août, elle rendit le dernier soupir, et le père, qui ne l'avait pas quittée dans son agonie, ne voulut pas la quitter quand elle fut morte. Il fallut presque l'arracher de force d'auprès du cadavre. — Laissez-moi, dit-il alors, l'embrasser encore une fois !

Il se pencha sur le visage de la morte, lui donna un long baiser... il était mort aussi.

Les deux enterrements ont eu lieu à l'église de la Trinité, au milieu d'une foule considérable. C'est un triste spectacle, celui de ces catafalques placés côte à côte, l'un blanc et l'autre noir !

On a publié plusieurs listes des futurs ministres, la semaine dernière. Mais on ne connaît la composition du nouveau gouvernement qu'à la fin de cette semaine, après le retour de M. Masson, qu'on désire consulter.

Nous allons, nous aussi, donner notre opinion sur la composition du nouveau ministère, surtout en qui concerne la province de Québec.

D'abord, il n'y a pas de doute que M. Masson prendra le portefeuille de ministre de la milice, si sa santé le lui permet ; sinon, ce sera M. Coursol, et dans le cas où le district de Montréal réussirait à obtenir deux ministres, M. Mousseau serait choisi ; mais il est assez peu probable que le district de Québec renonce à ses deux ministres, lors même qu'on lui donnerait comme compensation l'Orateur de la Chambre dans la personne de M. Blanchet. Il paraît certain que M. Langevin fera partie de la nouvelle administration, que M. Colby représentera les townships, et que M. Chapais ou M. Trudel représentera le nouveau ministère dans le Sénat.

Quant aux ministres des autres provinces, se sont les hon. Sir John Macdonald, président du Conseil ; O'Connor, secrétaire d'Etat ; Tupper, ministre des douanes ; Tilley, ministre des finances ; Campbell, ministre des postes ; Macdonald, de Pictou, ministre de la marine.

Allons-nous revenir aux fureurs des guerres religieuses ? Le *Scotsman* d'Edimbourg nous apporte le récit d'une rixe effroyable qui s'est terminée d'une façon tragique, à propos d'une discussion entre catholiques et protestants, voyageant sur le chemin de fer de Newry à Portadown, en Irlande :

Ils étaient une douzaine, dont deux dames. Peu après le départ de la gare de Newry, deux voyageurs ayant entamé une conversation sur une question religieuse, se trouvèrent bientôt en complet désaccord, l'un étant catholique et l'autre protestant.

En moins de temps qu'il faut pour l'écrire, la discussion devint une dispute, et finalement une querelle, où les gros mots et les gestes menaçants se croisaient rapides. En même temps, deux ou trois catholiques et quelques autres protestants, qui remplissaient le compartiment, s'en mêlaient, prenant respectivement parti pour leur coréligionnaire. Le bruit devint du vacarme. On se leva, on se toisa en se mettant les poings sous le nez ; une explosion s'approchait, et le train roulait toujours...

Tout à coup, un protestant prit un catholique par la gorge. Ce fut le signal du combat, et le wagon devint un champ de bataille en règle. On s'empoigna, les couteaux jouèrent, et des coups de revolver brochèrent sur le tout. On se battit ainsi durant quinze à vingt minutes avec un acharnement incroyable, pendant que, dans les compartiments contigus, les autres voyageurs se livraient à une somnolence paisible, ou contemplaient le riant paysage qui fuyait à l'horizon...

Le train entra en gare à Potadown. Quel spectacle ! Un cadavre, celui du protestant Gough, frappé de deux balles à la tête, gisait sous une banquette à côté de deux catholiques grièvement blessés de plusieurs coups de couteau. Un quatrième avait reçu un coup de poing et était tombé contre la paroi, où il s'était fendu le front. Il saignait abondamment. Nous passons sur les vêtements déchirés, les horions et les bleus de tout format. On a trouvé les deux dames évanouies l'une sur l'autre.

LA FAMINE AU MAROC

Lettre écrite par un Français.

9 septembre 1878.

Tu ne peux te faire une idée de la désolation qui règne ici. Il meurt de faim trente à quarante malheureux par jour. La petite vérole diminue un peu, mais nous sommes menacés d'être mis en quarantaine, parce qu'on a constaté quelques cas de typhus à Fez.

Merci aussi pour les chemises, mais je ne peux les distribuer pour le moment, parce que les hommes les vendraient pour manger, les femmes et les enfants ne comptant pour rien ici.

C'est pourquoi je ne donne à manger qu'aux petits enfants maigres, et je les force à manger devant moi, refusant de la nourriture à ceux qui veulent l'emporter. J'en ai une quinzaine tous les jours, à midi.

Le vendredi, je distribue des petits pains à une centaine de pauvres dont quelques-uns arrivent couverts de pustules de petite vérole. Ils se bousculent et luttent pour m'arracher le pain des mains. J'ai demandé d'abord des soldats, mais ceux-ci leur donnaient des coups de bâton. Ces misérables pleuraient, pleuraient et se battaient entre eux. Il n'y avait pas moyen d'en venir à bout. Alors je les ai fait parquer dans une rue étroite dont on garde les extrémités, et on ne les lâche qu'un à un.

Il se passe quelquefois des scènes atroces. Hier, on a assommé un petit garçon de 4 à 5 ans, puis on l'a enterré. Le pauvre petit n'était pas mort. Il s'est déterré, et il est arrivé chez moi la tête à moitié fracassée, avec de la terre plein la bouche et les oreilles.

Le médecin le soigne. Il est fôu de douleur et mord comme un chien enragé tout ce qui l'approche.

Comme on ne pouvait assassiner cette petite créature pour la voler, on suppose qu'on l'avait abattue et enterrée pour la manger la nuit suivante.

C'est épouvantable, n'est-ce pas ?

Une pensée de Rivarol :
— On a remarqué que rien n'est plus rare que la veuve d'un médecin.....

* * *
A PRENDRE OU A LAISSER. — Deux jolies maximes anti-féminines de la *Vie Parisienne* :

Le destin a donné à la femme la langue pour parler et les yeux pour répondre.

Qui se plaint des femmes est un sot, qui s'en loue est un fat, qui n'en dit mot passe pour un méchant : tirez-vous de là.



LETTRE D'ADIEU A SON EXCELLENCE LORD DUFFERIN

La pièce de vers que nous publions a été composée en partie pour remercier lord Dufferin du cadeau de son portrait—un véritable objet d'art—et elle devait rester confidentielle; mais le gouverneur l'ayant fait voir à quelques personnes, on le pria d'en permettre la publication.

Comme style, elle est coulante et naturelle; on dirait que les vers se sont faits d'eux-mêmes. Ecrite dans le goût d'il y a deux siècles, ce n'est pas la chanson pimpante et tapageuse telle que nous la comprenons de notre temps; mais, toute "simple de mise" qu'elle paraisse, elle renferme nombre d'allusions que le lecteur saisira aisément.

L'original, livré à Son Excellence, est relié artistiquement et accompagné d'une copie imprimée sur satin, ce qui forme un beau volume ayant l'apparence d'un album.

A ce propos, nous devons dire que notre gouverneur emporte toutes les adresses qui lui ont été présentées durant son séjour au Canada, en vue de les faire relire et de les placer dans sa fameuse "tour d'Hélène" du château de Clondeboy, où sont déjà réunis bon nombre de livres canadiens. C'est un ami qui, retourné en Angleterre, se fera notre défenseur. Disons-lui, avec la *Lettre d'Adieu*:

Que notre passé vous inspire!

I

Le chansonnier ne fait de lettre
Que pour écrire des couplets—
Tout d'abord vous pouvez y mettre
Qu'à penser à vous je me plais—
Bien que le destin vous éloigne,
Des honneurs vous suivez les cours.
Par l'amitié qu'on vous témoigne,
Sur nos cœurs vous régnerez toujours.

II

Vous apparaissiez sur nos plages
Précédé d'un renom brillant;
Bientôt, les villes, les villages
Vous acclamaient en souriant.
Et maintenant, chef tuteur, laire,
Malgré l'assaut des mauvais jours,
Vous avez gardé l'art de plaire.
Régnez encor, régnez toujours!

III

Sous les arcades de verdure
Où nous nous plaisions, deux ou trois,
A causer de littérature,
D'histoire et de nos vice-rois,
Un autre prendra votre place:
Ainsi vont et viennent les cours.
On vous change: qu'on vous remplace!
Parmi nous vous régnerez toujours.

IV

Vous allez parcourir le monde:
Vous êtes "citoyen romain";
Par vous, sur la terre et sur l'onde,
Albion raffermi sa main.
Dans les conseils du grand empire
Nous invoquons votre secours:
Que notre passé vous inspire,
Régnez sur nous, régnez toujours.

V

Puissiez-vous, heureux et prospère,
Suivre gaiement les pas du temps,
Et ne subir l'âge sévère
Qu'entouré par des cœurs contents.
Près d'une compagne chérie,
Aux souvenirs ayant recours,
Vous vous peindrez notre patrie
Où tous deux, vous régnerez toujours:

VI

"La-bas, dans la jeune Amérique,
"Au bord du sauvage Ottawa,
"Au seuil de ce château rustique
"Où passent les hommes d'État,
"Je revois les fils de la Muse
"Chantant la gloire et les Amours"...
Un cœur bien ne jamais ne s'use.
Oui, vous régnerez—régnez toujours.

VII

Où, plutôt, que le ciel propice
Vous ramène au milieu de nous.
De Carleton, de sa justice,
Vous rappelez les temps si doux.
Comme lui venez nous surprendre
Par trois beaux et joyeux retours.
C'est dit: nous allons vous attendre:
D'ici là, vous régnerez toujours.

Mais, quelle agréable surprise!
On m'apporte un cadeau princier.
Mes petits vers, simples de mise,
Ne sauraient trop remercier...
Dans le sanctuaire où j'installe
Les œuvres de nos troubadours,
Le portrait, le livre ont leur stalle:
Auteur, vous régnerez toujours.

BENJAMIN SULTZ.

Ottawa, octobre 1878.

LA BANDE ROUGE

PREMIÈRE PARTIE

V

L'effet naturel de ce mouvement, dont Alcindor n'avait sans doute pas calculé la portée, fut que sa longue personne dépassa subitement le niveau de la coupe de bois, et que sa tête effarée apparut tout à coup aux yeux étonnés des acteurs du drame qui s'achevait dans la clairière.

Le cri qu'il avait poussé en même temps aurait suffi du reste pour attirer leur attention, et tous les yeux se tournèrent à la fois du même côté.

Une créature étrange venait de se montrer à quelques pas du groupe qui se pressait autour de M. de Saint-Senir frappé à mort.

Si étrange qu'au premier abord il était difficile de juger à quel sexe appartenait l'être fantastique dont la robe rouge tranchait sur la verdure du taillis.

La figure de l'apparition était aussi bizarre que son costume.

Une tête couronnée de cheveux noirs, éclairée par des yeux étincelants et dorés par le soleil des tropiques, surmontait un long cou chargé de colliers de corail.

Le corps souple et frêle ondulait sous les plis d'une simarre écarlate, que dépassaient à peine des pieds d'enfants chaussés de mules vertes à hauts talons.

Les bras étaient nus jusqu'au coude et couverts de bracelets en verroterie qui dissimulaient fort mal leur maigreur.

Ce fantôme, qui n'aurait pas déparé le cinquième acte d'une féerie, marchait si légèrement qu'il avait pu traverser la route et arriver à la lisière du bois sans faire le moindre bruit.

Si Alcindor avait été tiré de ses rêveries mathématiques, c'était surtout par cet instinct qui vous avertit de la présence de quelqu'un qu'on ne voit pas, car il avait à peine entendu le frôlement de la soie dans les branches.

Mais il savait sans doute à quoi s'en tenir sur cette visite inattendue, car il s'épuisait à faire signe à l'apparition de s'arrêter.

De son côté, son maître s'était décidé, fort à contre-cœur, à se lever aussi, et il était sorti de sa cachette, tout pâle de surprise et de colère.

Il en résulta que les témoins du duel aperçurent à la fois les trois inexplicables visions qui venaient à eux.

Podensac, qui, en sa qualité de méridional, avait horreur de l'incertitude, marcha droit aux instrus.

Il s'apprêta à les questionner rudement, quand l'hercule jugea prudent de devancer l'interrogatoire en prenant la parole.

"Pardon! excuse! messieurs, dit-il en portant la main à son front et en exécutant avec la jambe droite la glissade qui constitue le salut traditionnel des saltimbanques, je suis artiste, et je m'appelle Antoine Pilevert, pour vous servir.

—Que nous fait cela? interrompit Taupier, qui s'était rapproché du groupe, et qui semblait vivement contrarié de cet incident. Au lieu de nous dire votre nom, vous feriez mieux de nous expliquer ce que vous faites ici.

—Egaré dans cette forêt avec mes élèves, j'ai été attiré par les coups de pistolet; mais je sais ce que c'est qu'une affaire d'honneur, et je suis discret par état, de sorte que vous pouvez compter...

—Sur votre silence, s'écria Podensac, parle-moi je te pense bien; mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit pour le moment. Avez-vous une voiture?

—A six roues, mon officier, s'empressa de répondre l'hercule qui avait flairé un grade sous la tenue bourgeoise du colonel des Enfants perdus de la rue Maubue.

—Bon! Alors vous pouvez nous aider à transporter à Saint-Germain un... blessé?

—Un blessé, un mort, tout ce que vous voudrez, mon général," dit Pilevert, de plus en plus respectueux.

Pendant ce dialogue, Taupier n'avait cessé de promener sur les nouveaux venus des regards soupçonneux.

"C'est ce pitre et cette sorcière que vous appelez vos élèves?" demanda-t-il brusquement. Le ton dédaigneux du bossu piqua au vif Alcindor, qui se porta en avant par une immense enjambée, et dit d'un air solennel:

"Je suis en effet l'élève de maître Antoine Pilevert, dit le Rempart d'Avallon, professeur de canne au gymnase de Saint-Gaudens, et physicien breveté du grand conseil de la république d'Andorre, mais j'ai suivi d'autres cours que les siens."

Taupier, peu touché sans doute de cet étalage de titres, se contenta de hausser les épaules, ce qui, vu sa difformité, imprima à toute sa personne un mouvement de roulis des plus grotesques.

Podensac, toujours positif, donna à la conversation un tour plus pratique.

"Il y a de braves gens partout, et j'ai confiance en vous, dit-il à Pilevert, qui s'inclina d'orechef. Voici le cas: un de nos amis vient d'être grièvement blessé en duel..."

—Facies hippocratique, *decubitus* dorsal, raideur des membres *thoraciques*—il est mort par le cœur—voyez Richat, murmura l'incorrigible Alcindor.

—Silence dans le rang, cria le colonel.

"Nous sommes venus à Maisons, et nous perdrons beaucoup de temps pour aller chercher une voiture. Pouvez-vous nous prêter la vôtre?"

—Avec bonheur et plaisir, je vous l'ai déjà dit, mon général, répondit Pilevert. Seulement, nous ferons bien de nous dépêcher, car les Prussiens arrivent grand train, et ce serait dommage de nous faire pincer.

—Les Prussiens! s'écria Taupier; tu radotes, mon bonhomme; ils barbotent encore dans ce moment-ci du côté de Reims.

—Possible, mais ce que je sais, c'est qu'on a vu hier des uhlands du côté de Pontoise. Demandez plutôt à mon élève."

Alcindor, ainsi interpellé, n'avait guère de manquer une si belle occasion de faire montre de ses connaissances.

"Il se peut, dit-il gravement, que le principal corps d'armée teuton se trouve encore attardé dans les Champs catalauniques; mais, quant à l'arrivée des troupes légères, nous l'apprenons hier à Poissy, où nous logeâmes à l'auberge de l'Esturgeon, *acipenser fluviatilis*."

Cette réponse, où l'élève de maître Pilevert venait en une seule phrase de se révéler stratège, naturaliste et latiniste, parut impressionner Podensac, qui n'était pourtant rien de tout cela.

"Raison de plus, en tout cas, pour partir au pas accéléré, dit-il vivement. Votre cheval est-il en état de nous mener à Saint-Germain en une heure?"

—Bradamante ne marche pas vite, mais elle a du fonds, et je crois, sauf votre respect, que nous ferions mieux de filer sur Paris, où, d'ailleurs, je suis appelé par mes affaires, dit l'hercule avec une certaine majesté.

—Mais nous n'y arriverons jamais!
—Nous irons toujours bien aujourd'hui jusqu'à Rueil, et là nous serons déjà à l'abri des casques à pointe."

Podensac réfléchissait et semblait hésiter. Taupier, qui éprouvait probablement le besoin d'en finir, se chargea de trancher la question.

"Tu comprends, dit-il tout bas au colonel, que Valnoir n'a plus rien à faire ici. Je vais l'emmenner et tâcher de le remonter, car ce garçon, qui a pourtant un tempérament littéraire, manque absolument de moral."

"Croirais-tu qu'il est ému comme un enfant? —On le serait à moins, grommela Podensac, et j'ai beau avoir *triné* cinq ans au Mexique, où on n'est pas tendre, la mort du commandant m'a remué."

—Moi, ça me laisse froid, dit Taupier en se posant, et je serais capable...

—Toi, tu as ton cœur dans ta bosse, cria le colonel, révolté de cette fanfaronnade d'insensibilité, et je t'engage à faire demi-tour le plus tôt possible.

"Je me chargerai, avec le lieutenant, de ramener le corps à Paris."

—Très-bien, ça se passera entre soldats, dit Taupier sèchement.

"Je m'en vais et je t'attendrai samedi au comité. Tu sais que tu as besoin de moi pour être nommé. On me lit beaucoup rue Maubue."

Et il tourna sur les talons avec toute la désinvolture que comportaient ses jambes inégales.

"Cauaille de journaliste! murmura Podensac, comme je t'enverrais au diable, si je n'avais pas peur de tes tartines."

Le bossu n'entendit pas, ou ne fit pas semblant d'entendre, et se dirigea en sautillant, pour dissimuler son infirmité, vers son ami Valnoir, qui n'avait pas bougé.

En passant devant l'officier toujours agenouillé auprès du corps de son cousin, il salua pour cacher un mouvement nerveux dont son indifférence réelle ou affectée n'avait pas pu le garantir.

Mais M. de Saint-Senir, absorbé dans sa douleur, ne parut pas l'apercevoir.

"Alors, c'est convenu; faisons vite, dit Podensac à l'hercule; allez chercher votre carriole, je vous attends ici."

"Toi, l'homme à l'esturgeon, ajouta-t-il en se tournant du côté d'Alcindor, tu vas te mettre en faction sur la route pour qu'on ne vienne pas nous déranger."

"Quant à cette fille, je ne sais pas trop ce que nous en ferons, mais elle peut rester là en attendant."

—Elle ne vous gênera pas, elle est muette, dit Pilevert.

"Tant mieux, je n'aime pas les bavardes. Et sourd aussi probablement!"

"Oui, mais ne vous y fiez pas trop. Elle n'entend pas, elle devine. Avec ça, bonne enfant tout de même."

"Tiens! où est-elle donc passée, notre Régine?"

L'effet, la créature singulière qu'on appelait de ce doux nom s'était écartée dès que Taupier avait pris part à la conversation.

On aurait dit qu'elle fuyait le contact de cet être difforme, comme les bonnes fées s'éloignent des génies malfaisants.

"C'était bien une jeune fille et, malgré la bizarrerie de son costume et de sa coiffure, il y avait dans toute sa personne un charme indéfinissable."

Ses traits irréguliers exprimaient une sorte de bonté passionnée, et ses grands yeux noirs brillaient d'intelligence.

Elle était allée s'asseoir à côté du mort et elle avait pris une de ses mains dans les siennes.

Le jeune officier n'avait pas entendu son pas léger comme celui d'un oiseau, et il la regardait avec étonnement.

"Au fait, murmura Podensac, les femmes, c'est toujours utile dans une ambulance..."

"Eh route, vous autres! je vous attends dans un quart d'heure."

Alcindor exécuta l'ordre du colonel sans dire un seul mot, mais non sans jeter sur Régine un regard mélancolique.

Pilevert, satisfait de sa matinée et décidé à suivre l'aventure jusqu'au bout, s'achemina vivement vers le ravin où son domicile ambulatoire s'était écoué.

Il y retrouva Bradamante, qui était parvenue à se remettre sur ses jambes, sauta sur le siège et, à grand renfort de coups de fouet, réussit à tirer du chemin creux la lourde carriole.

Une fois arrivé à l'Etoile-du-Chêne-Capitaine, la vieille jument prit le trot sans se faire prier, et, en moins de cinq minutes, Pilevert déboucha avec son équipage sur la clairière où Podensac l'attendait.

Régine tenait toujours la main du mort. Valnoir, appuyé sur le bras de Taupier, s'éloignait sous les arbres.

VI

Trois jours après le dénouement de ce drame, par une brillante soirée de septembre, la place de la Madeleine était encombrée de promeneurs.

Le marché aux fleurs étalait de triples rangées de rosiers et de bruyères multicolores, et les cafés n'avaient pas assez de chaises pour les consommateurs altérés qui venaient chercher un peu de fraîcheur sous les maigres arbres du boulevard.

A voir cette foule oisive et bruyante, on ne se serait pas douté que Paris, investi complètement depuis la veille, allait être fermé pour cinq mois.

Le seul détail qui rappela la situation était une poussière intense qui obscurcissait l'air et qui fut le trait caractéristique des premiers temps du blocus.

De longs troupeaux de moutons, tout effarés du mouvement des voitures, remontaient tumultueusement le boulevard Malesherbes.

On les regardait passer avec curiosité, et on supputait en riant le nombre de jours de résistance que représentaient ces provisions vivantes.

Persone n'était triste et on lisait sur les figures beaucoup plus d'étonnement que d'inquiétude.

C'était l'âge d'or du siège. L'affluence était surtout énorme auprès de la fontaine artificielle construite au centre de l'angle rentrant qui termine la rue Royale.

Les minces filets d'eau qui jaillissaient du bassin réjouissaient les bourgeois et les enfants assis en cercle autour de la corbeille fleurie de ce square en miniature.

Au second étage d'une des plus belles maisons de ce côté de la place, une femme, accoudée sur un balcon, regardait ce riant tableau.

Elle était vêtue d'un long peignoir blanc et jouait d'une main avec ses cheveux qui flottaient à moitié dénoués sur ses épaules.

Rien qu'à voir sa pose nonchalante on devinait qu'elle s'ennuyait mortellement, et cette toilette du matin, exhibée à quatre heures du soir, aurait appris à un Parisien de quelque expérience que la révéuse du balcon appartenait au demi-monde.

Le Parisien aurait deviné juste.

La dame au peignoir était célèbre, depuis le lac du bois de Boulogne jusqu'à l'hippodrome de Vincennes, sous le nom harmonieux de Rose Charmière, et, pour le moment, elle mourait, en effet, d'ennui, de cet ennui sans bornes qui est particulier aux femmes galantes et qui les rend féroces.

Cette fâcheuse disposition se traduisait par des bâillements nerveux qu'elle ne prenait pas la peine d'étouffer et par un léger trépigement de son joli pied dont l'extrémité dépassait la saillie du balcon.

Son regard indifférent errait sur la foule avec tout le mépris qu'elle croyait devoir à des gens qui se promenaient à pied.

De temps en temps, la belle indolente suivait de l'œil une voiture où elle avait cru reconnaître une figure familière, mais elle se détournait avec un mouvement d'impatience et s'apercevant qu'elle venait d'honorer de son attention une calèche de louage chargée de vulgaires inconus.

Une fois, elle daigna s'arrêter un instant à examiner deux promeneurs, qui levaient la tête de son côté avec une persistance marquée, mais ce fut sa dernière tentative de distraction.

Fatiguée du spectacle monotone de la rue ou de la curiosité qu'elle inspirait aux passants, elle quitta brusquement le balcon, et rentra dans son salon en disant tout haut:

"Ces gens sont infects! Dieu! que j'ai été bête de rester à Paris!"

Soulagée sans doute par cette exclamation quelque peu triviale, la dame se jeta sur un immense divan à l'orientale et se mit à jouer avec la cordelière de son peignoir en fredonnant d'une voix assez fausse l'air alors nouveau des *Djinns*.

Rose de Charmière était une grande et assez élégante personne.

Sa beauté était incontestable, si les yeux bien fendus, un front élevé, un nez droit et une petite bouche constituaient la beauté.

Seulement, en la voyant pour la première fois, on était tenté de croire qu'on la connaissait déjà, tant elle se rapprochait du modèle invariable qui est devenu le type des dames du lac.

Elle était évidemment née brune et la nuance dorée de ses cheveux avait du lui coûter plus d'une séance chez un coiffeur expert en teintures capillaires, mais son teint mat pouvait se passer des préparations savantes usitées dans le monde interlope.

Elle avait la peau méridionale, sans éclat, mais chaude et unie.

Les dents étaient superbes, l'oreille petite, le pied étroit et cambré; mais la main, malgré des soins assidus, manquait de distinction, comme l'ensemble manquait de charme.

Dans cette grande armée de la galanterie parisienne qui a ses soldats, ses officiers, ses maréchaux et même sa vieille garde, Rose faisait incontestablement partie de l'état-major.

Avait-elle obtenu un avancement précoce ou était-elle arrivée à l'ancienneté?

C'était fort difficile à décider au premier abord.

Sa taille dégagée et son allure vive constituaient des signes indiscutables de jeunesse, mais il y avait dans l'expression de son visage je ne sais quoi d'arrêté qui accusait de longs états de service dans la milice galante.

Il résultait de ces contrastes que son âge était un problème pour ses amis les plus intimes.

Les naifs lui donnaient vingt-deux ans, les forts, vingt-cinq, et il n'y avait guère que les vieux viveurs endurcis par une longue pratique du turf pour affirmer carrément que Rose avait dépassé la trentaine.

Ceux-là, du reste, ne venaient pas chez elle, et, s'ils avaient osé s'y présenter, elle les aurait mis à la porte, pour l'exemple.

Elle avait d'ailleurs sur ses contemporaines un grand avantage, celui d'avoir passé ses premières années en province ou à l'étranger, circonstance qui déroulait les recherches indiscrettes.

Madame de Charmière était arrivée à Paris armée de toutes pièces et elle était entrée de plain-pied dans les régions supérieures du demi-monde, sans passer par les tristes étapes de l'appartement garni et de Mabilly.

Cette absence d'antécédents parisiens était une force dont elle usait avec toutes les ressources d'un esprit aussi étroit que positif.

Du reste, depuis six semaines elle traversait une crise, et les événements politiques qui, pour la première fois, venaient influencer sur son existence, surexcitaient les redoutables facultés calculatrices dont la nature l'avait pourvue.

Aussi, sur le tapis de Smyrne qui lui servait de lit de repos, se livrait-elle à des réflexions d'autant plus sérieuses qu'elle venait de causer longuement avec son homme d'affaires.

Ses méditations sur l'inconvénient des placements à gros intérêts furent interrompues par l'apparition de sa femme de chambre, montrant, à travers la portière discrètement soulevée, non moins de soubrette qu'un vaudevilliste aurait payé bien cher.

—Qu'est-ce que c'est, Fanfine! demanda Rose d'un air ennuyé.

—Madame, c'est monsieur! dit doucement la cameriste.

Cette formule, consacrée dans le monde galant pour désigner l'adorateur officiel, produisit sur la dame un effet magique.

—Qui ça? Gontran? demanda-t-elle en se levant avec empressement.

—Mais non, madame, c'est M. Charles de Valnoir.

—Tiens! c'est vrai, dit Rose avec un sourire qui ressemblait fort à une grimace, j'oublie toujours que cet imbécile de La Giraudière a éprouvé le besoin d'aller lever un corps franc dans ses terres et que c'est Valnoir qui est monsieur.

—Madame veut-elle que je dise qu'elle a sa migraine? demanda l'intelligente Fanfine.

—Non, fais-le entrer, dit Rose du ton résigné d'un fonctionnaire obligé d'accorder une audience ennuyeuse.

La soubrette disparut sans bruit et, quelques secondes après, la portière se souleva de nouveau pour laisser passer le principal acteur du duel de Saint-Germain.

Valnoir était, comme toujours, correctement vêtu, soigneusement ganté et fort pâle.

—Bonjour, chère amie, dit-il d'un air dégagé que démentait le tremblement de sa voix.

—C'est vous, Charles? demanda négligemment madame de Charmière, qui avait eu le temps de reprendre sur le divan une pose gracieuse; je ne vous attendais qu'à sept heures.

—En effet, c'est l'heure où dinent les gens qui se respectent, répondit aigrement Valnoir, et je me conduis comme un pleutre en arrivant trop tôt.

Il y eut un moment de silence dont Rose profita pour allumer tranquillement une cigarette.

—Mon bon ami, dit-elle après une pause calculée, depuis trois jours vous devenez parfaitement insupportable. Votre mauvaise humeur est d'un goût détestable, et, de plus, très-injuste, puisque je vous ai sacrifié une liaison excessivement sérieuse.

—Je vous préviens que l'état de siège ne me paraît pas excuser suffisamment vos accès de jalousie.

—Le sacrifice dont vous parlez n'a pas été volontaire, dit brutalement Valnoir, et si M. de La Giraudière n'était pas parti...

—Si Gontran n'était pas parti, interrompit Rose, il penserait à me distraire, au lieu de me faire des scènes ridicules.

—Parce que vous venez d'avoir un duel, ce n'est pas une raison pour prendre des airs ténébreux.

—Vous oubliez que j'ai eu le malheur de tuer un homme, dit Valnoir avec une violence contenue.

—Mon cher, je vous croyais plus fort, reprit dédaigneusement madame de Charmière. Quand on est de race, comme vous prétendez l'être, on ne prend pas un duel pour un événement, et on laisse ces émotions-là aux collégiens.

—Parlons affaires, tenez! j'aime mieux ça.

—Soit, répondit le jeune homme, qui venait de faire un violent effort sur lui-même. Le Ser-

pentean a paru et, dès le second jour, nous avons tiré à dix mille.

—Qu'est-ce que c'est que le Serpentean? demanda Rose, qui suivait de l'œil les spirales bleuâtres de la fumée du maryland.

—Un journal que je fonde, je vous l'ai dit vingt fois, dit sèchement Valnoir.

—Très-bien! et qu'entendez-vous par tirer à dix mille? S'agirait-il de dix mille francs que vous auriez l'intention de m'apporter sur un plat d'argent, comme les clefs de Paris que vos amis ne manqueront pas d'offrir un de ces jours au roi de Prusse?

Valnoir ne répondit rien, mais il enfouça rageusement son chapeau sur sa tête et alla s'accouder sur le balcon.

—Vous avez trop chaud, mon ami? dit Rose d'un ton doucereux; au fait, on étouffe ici, et je vous rejoins, ajouta-t-elle en se dirigeant vers la porte-fenêtre qui s'ouvrait sur la place.

Son amant semblait absorbé par la contemplation du peristyle de la Madeleine, mais il était devenu plus pâle.

—Que regardez-vous donc là? demanda-t-elle.

Une femme vêtue de deuil montait lentement les marches de l'église, et Valnoir la suivait d'un œil fiévreux.

—Ah! ah! je comprends, dit railleusement madame de Charmière qui venait de s'armer d'une lorgnette de spectacle; vous êtes venu ici, à ce qu'il paraît, pour voir la belle Renée de Saint-Senier aller à l'office du soir.

—Rentrez! rentrez sur-le-champ! cria Valnoir en lui serrant le bras avec une violence inouïe.

F. BU BOISGOBEY.

(La suite au prochain numéro.)

FAITS DIVERS

—Un drame, entre personnages, paraît-il, peu recommandables, s'est passé, il y a quelques semaines, aux environs des Halles, à Paris.

Attirés, vers une heure du matin, par les cris désespérés d'une femme, les gardiens de la paix trouvèrent, rue du Pont-Neuf, une jeune fille se roulant dans une marre de sang. Une autre femme cherchait à lui porter secours; un homme se sauvait dans le lointain.

Après avoir reçu les secours d'un médecin, la jeune fille, revenue à elle, put faire connaître qu'elle se nomme Pauline, et demeure rue Maubuec.

Au sortir d'un bal, près de la Halle, elle avait été suivie par un jeune homme du nom d'Alexis, qui avait fini par se jeter sur elle, armé d'un couteau, l'avait frappée à la tête et traînée sur le pavé après avoir essayé de l'étrangler.

La victime portait au front une blessure béante d'où le sang s'échappait à flots. Après un premier pansement, le docteur a déclaré que cette blessure, quoique grave, n'est pas mortelle.

Le motif du crime est la jalousie: Alexis a voulu tuer Pauline parce que celle-ci, dans le bal, lui avait préféré un autre danseur. Ces deux individus appartiennent à une classe de la société où il semble, cependant, que la jalousie des hommes ne soit guère de mise.

L'assassin a été arrêté le lendemain.

MYSTÉRIEUX.—On lit dans le *Herald* d'Elizabeth, New-Jersey:

—Il y a environ trois ans, un jeune homme demeurant à Summit se maria, et au bout d'un an sa femme donna naissance à une petite fille. Quand l'enfant eut accompli sa première année, sa mère mourut. Cinq mois plus tard, se sentant las d'une vie solitaire, le jeune veuf prit une autre femme. Mais, avant d'agir ainsi, il ramassa toutes les hardes de sa première femme, les paqueta dans une valise qu'il ferma, et dont il ne confia la clef qu'à lui-même. Parmi les hardes mises de côté se trouvaient son châle de noce et un oreiller que sa femme avait fait pour son premier-né, et aussi quelques joujoux qu'elle avait achetés quelque temps avant sa mort.

Alors il prit la femme No. 2 qui, dit-on, fit une bonne mère comme en font ordinairement les belles-mères. Les choses allèrent bien jusqu'à une nuit de la semaine dernière, alors qu'il y avait une soirée chez le voisin. Ainsi, après avoir mis le bébé dans son petit lit, le père et la mère No. 2 allèrent passer la soirée chez le voisin.

—Peu après leur départ, deux hommes passèrent se rendant eux aussi chez le voisin. Ils aperçurent une lumière étrange dans la maison, comme si elle eût été en feu. Ils entendirent aussi les cris du bébé qui paraissait beaucoup souffrir. Ils allèrent à la maison, et, aussitôt qu'ils approchèrent de la porte, la lumière s'éteignit, et tout devint silencieux. Ils se dirigèrent en toute hâte chez le voisin, et racontèrent à l'homme et à la femme ce qu'ils avaient vu et entendu dans sa maison. Cinq ou six hommes, y compris le propriétaire de la maison, partirent pour voir par eux-mêmes la vérité de ce rapport.

Quand ils arrivèrent, ils trouvèrent toutes les portes et fenêtres fermées, telles qu'elles avaient été laissées. A l'intérieur, tout fut trouvé à sa place, excepté l'enfant, qu'après bien des recherches on trouva en haut, sous le lit sur lequel était morte sa mère, couvert du châle de noce de sa mère, et sa petite tête reposant sur l'oreiller que sa mère lui avait fait, profondément endormi. A ses côtés se trouvaient ses petits joujoux.

—Nous empruntons à la *Gazette de Amherst* le récit de l'histoire suivante qui fait sensation dans l'endroit:

—Cette ville a son mystère enfin. Des choses étranges à tous ceux qui en ont été témoins, sont arrivées durant plusieurs nuits dans une maison d'un citoyen respectable et digne de foi.

—Deux jeunes demoiselles, parentes de la famille, considéraient comme faisant partie de la maison, couchaient ensemble au second étage. Dans la soirée, peu après s'être retirées, elles entendirent se mouvoir une boîte de carton, qui contenait du rapiécetage et se trouvait sous leur lit; mais elles en attribuèrent la cause à une souris. La nuit suivante, après que la plus jeune se fut retirée, et tandis que l'autre faisait sa prière à côté du lit, la boîte s'avança en avant du lit, le couvert fut lancé hors de place, et le contenu s'éparpilla sur le plancher. Après qu'elle l'eut recouverte et replacée sous le lit, elle se coucha, mais tout aussitôt l'opération se répéta.

—La représentation devenait excitante, et un frère des filles et un beau-frère furent appelés. Ils s'éclairèrent de rire à l'idée des choses étranges que leur racontaient les jeunes filles, et restèrent quelque temps la lampe allumée, mais tout fut tranquille. Ayant examiné le contenu de la boîte—qui avait été faite pour contenir une demi-douzaine de chemises—et n'y ayant trouvé que du rapiécetage, ils remirent le couvert, placèrent la boîte au milieu de la chambre, baisèrent la lumière et attendirent le résultat.

Les jeunes filles étaient alors couchées et les jeunes hommes assis au bord du lit. La lumière était à peine suffisante pour faire distinguer les gros objets. Presque immédiatement le couvert fut lancé à distance, et la boîte fut tournée de côté et demeura ainsi. La plus âgée des filles perdit connaissance de frayeur, et le courage du reste de la compagnie ne sembla pas accroître.

—Mercredi soir, en plus du tour de la boîte, le mouvement des draps de lit et des oreillers devint une partie du programme. Les jeunes filles toutes deux sentirent un poids sur les draps à leurs pieds, et les couvertures furent graduellement tirées vers le pied du lit. Ayant appelé, les deux jeunes hommes et un autre entrèrent dans la chambre et trouvèrent les draps tels que rapporté. Ayant rajusté les draps et placé les bras des jeunes filles sur eux et attendu en vain, ils éteignirent la lumière, alors que les deux jeunes filles s'écrièrent ensemble: "Là, sur mes pieds." Les draps commencèrent alors à se retirer par degrés au coin inférieur du lit, côté qu'occupait la plus jeune des filles. Ensuite les oreillers se retirant de dessous leur tête, allèrent rejoindre les draps dans le coin. Les hommes ne pouvaient croire au mouvement des draps et des oreillers et résolurent de les surveiller autant que pouvait leur permettre la partielle obscurité. Au moment où un oreiller commençait à se mouvoir, l'un des garçons le saisit et sentit un brusque mouvement, lorsque la jeune fille lui dit que sa tête ne pouvait la supporter. Il lâcha prise et l'oreiller retourna au pied. Semblables choses eurent lieu dans une autre chambre où les jeunes filles s'étaient transportées.

—Le soir suivant un grand nombre de personnes furent témoins des mêmes faits étranges. Un médecin ayant été appelé, il enjoignit un parfait silence, mais les nerfs des jeunes filles étaient grandement excités, surtout ceux de la plus jeune, dont la condition était telle qu'elle inspirait des craintes. La dernière fois qu'eurent lieu ces étranges choses fut dimanche soir, et la condition de la jeune fille s'améliora lentement.

L'événement a causé une grande excitation, et une telle foule se rendait à cette maison qu'on dut appeler un homme de police pour la disperser.

Carte.—M. Charles L. A. Dozois, si avantageusement connu du public, après avoir été au service de MM. H. et H. Merrill, de la rue Notre-Dame, vient de contracter un engagement avec la célèbre Maison Pilon. M. Dozois, d'une expérience incontestable profite de cette occasion pour inviter tous ses amis et toutes les pratiques qui voudront bien le patroniser, à venir le voir dorénavant chez MM. PILON & Cie., où vous trouverez tout ce qu'il vous faut en fait de marchandises choisies (fancy), telles que Soieries, Gants de kid Alexandre, Etoffes à Robes, Echarpes en soie pour Dames, Ruban de fantaisie, Frillings, Dentelles de fil, magnifiques Châles brochés, et beaucoup d'autres marchandises de nouveautés défiant toute compétition.

Au Magasin Rouge, 581, rue Sainte-Catherine.—COMPÉTITION SANS PRÉCÉDENT DANS LE COMMERCE DE NOUVEAUTÉS.—Notre magasin n'est ouvert que depuis quelques mois, et des milliers d'acheteurs l'encombrent déjà tous les jours. C'est vraiment plus que nous osons espérer. Nous nous faisons toujours un devoir d'être véridiques et sans exagération dans l'annonce de nos marchandises, ne descendant jamais à ce système vulgaire et trompeur d'annonces pronant des marchandises qui n'ont aucune valeur appréciable. Nous savons, toutefois, que le public est trop intelligent pour s'en laisser imposer par ces réclames mensongères. Il nous suffira de dire que notre grande expérience dans l'achat des stocks nous donne une supériorité indéfinissable sur qui que ce soit pour l'achat et la vente de marchandises qui ne sont pas surpassées pour la nouveauté et le goût. Nous vendons nos Tweeds et nos Etoffes à Robes à une commission de 2½ pour cent seulement. Nous coupons nos Draps et Tweeds gratis, et donnons les Patrons de Robes et de Manteaux par-dessus le marché! La haute réputation dont notre maison jouit déjà pour les marchandises de deuil n'a pas de précédent à Montréal. Nous recevons tous les jours des témoignages flatteurs quant à la qualité et à la beauté des Marchandises de deuil que nous vendons, comme toutes les Dames peuvent s'en convaincre en nous honorant d'une visite. L. J. PELLETIER & CIE., Propriétaires; J. N. ARSENAULT, Gérant.

A NOS LECTEURS.—Nous sommes convaincus que nos lecteurs et aimables lectrices liront avec plaisir le compte-rendu d'une visite que nous avons faite récemment au nouveau magasin de M. P. E. LABELLE, le marchand de nouveautés de la rue Notre-Dame. On se rappelle que M. Labelle tenait ci-devant son établissement sur la rue Sainte-Catherine; ce n'est qu'à la fin d'avril dernier qu'il a transporté son immense fonds de marchandises à l'endroit qu'il occupe actuellement: 109, RUE NOTRE-DAME, entre les rues Bonsecours et Gosford. M. Labelle a cru devoir opérer ce changement afin d'avoir un local plus spacieux, plus central et répondant mieux aux besoins de sa nombreuse clientèle. Nous avons été surpris de voir les prix excessivement bas auxquels les marchandises sont vendues dans ce magasin. Une visite convaincra tout le monde de l'avantage qu'il y a de s'adresser à M. Labelle avant d'acheter ailleurs.

MM. Narcisse Beaudry et frère, Bijoutiers et Horlogers, annoncent à leurs pratiques et au public en général qu'ils ont en magasin un assortiment de MONTRES en or et en argent, ainsi que des BIJOUX tant importés que de leur fabrique. MM. Beaudry et frère font aussi la dorure et argenture, ainsi que la fabrication et réparation d'ornements d'églises. Nous croyons devoir faire remarquer au public que ces deux messieurs sont tous deux ouvriers et surveillent, chacun dans son département, l'exécution des ouvrages faits.

NARCISSE BEAUDRY, EDOUARD E. BEAUDRY, Bijoutier pratique. Horloger pratique.

NOUVELLE RÉDUCTION.—Les chapeaux et les pelletteries ainsi que les prix pour les réparages des pelletteries ont été réduits de nouveau chez DUBUC, DESAUTELS & CIE. Le choix est insurpassable. C'est au No. 217, rue Notre-Dame, là où le gros chien blanc est à la porte.

UN REMÈDE POUR LA CONSOMPTION

Un vieux médecin, retiré de sa profession, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un simple remède végétal pour la guérison prompte et permanente de la Consommation, de la Bronchite, du Catarrhe, de l'Asthme et de toutes les maladies de la Gorge et des Poux-mons, lequel est aussi un remède positif et radical pour la faiblesse des Nerfs et pour tous les maux nerveux, après avoir eu la preuve de ses merveilleuses vertus curatives dans des milliers de cas, croit de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante. Animé par ce motif et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'enverrai gratis cette recette à tous ceux qui la désireront, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage du remède, en français, allemand ou anglais. Cette recette sera envoyée par la maille en adressant avec un timbre de poste et nommant ce papier: W. W. SHEAR, 149 Powers' Block, Rochester, N.-Y.

AVIS AUX DAMES

Le soussigné informe respectueusement les Dames de la ville et de la campagne, qu'elles trouveront à son magasin de détail, No. 196, rue St. Laurent, le meilleur assortiment de Plumes d'Autruches et de Vautours, de toutes couleurs; aussi, réparages de Plumes de toutes sortes exécutés avec le plus grand soin, et Plumes teintes sur échantillon sous le plus court délai; Gants nettoyés et teints noirs seulement.

J.-H. LEBLANC. Atelier: 547, rue Craig.

AVIS

Nos abonnés qui ne conservent pas *L'Opinion Publique* pour la faire relire nous obligeraient beaucoup en nous renvoyant les Nos. 7 et 18 de cette année, que nous voulons bien payer.

AVIS

Les abonnés de *L'Opinion Publique* qui désiraient faire relire leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury.

Déclisions Judiciaires concernant les Journaux

1o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

4o. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.



PARIS—EXPOSITION HIPPIQUE—Drouze, cheval de bataille du grand-duc Nicolas pendant la campagne des Balkans, présenté au Jury



Gros normand. Percheron. Pur sang. Croisé. Russe. Arabe. (Par ordre des têtes.)

EXPOSITION HIPPIQUE—DIVERS TYPES DE CHEVAUX EXPOSÉS

REVUE DE LA SEMAINE

NOUVELLES D'EUROPE

Au cri de guerre contre le clergé et le libéralisme poussé par Gambetta, Mgr Freppel, évêque d'Angers, a répondu par une protestation éloquente qui a produit une profonde sensation.

Mgr Freppel relève fièrement le gant que Gambetta vient de jeter à la face du clergé, et démontre la fausseté et l'injustice de ses accusations au sujet des empiétements de l'ultramontanisme.

Jamais, dit-il, à aucune époque, le clergé ne s'est moins occupé des affaires de l'Etat : nulle part, chez aucune nation, il n'est plus tenu à l'écart de la chose publique.

Dans un langage que vous auriez voulu rendre spirituel, et qui n'est qu'inconvenant, vous parlez de "ces milliers de prêtres multicolores qui n'ont pas de patrie." Ces prêtres, monsieur, sont au service de vos concitoyens ; du matin au soir, ils instruisent les enfants, soignent les malades, consolent les pauvres.

On attache beaucoup d'importance, en France, aux élections sénatoriales qui auront lieu dans quelque temps. Gambetta a cru devoir corriger un peu ce qu'il a dit à Romans, en prétendant qu'il n'avait pas voulu attaquer la religion elle-même ; mais il ne détruira pas l'effet de son premier discours : un catholique ne peut pas marcher à la suite de Gambetta.

Le bill contre le socialisme a provoqué des débats violents dans la Chambre allemande. Un député radical a dit qu'on ne devrait pas forcer les socialistes d'avoir recours aux armes pour se protéger.

La guerre entre l'Angleterre et l'Afghanistan est inévitable ; l'Angleterre fait de grands préparatifs. On se demande ce que va faire la Russie. La question d'Orient est loin d'être réglée ; tous les jours ce sont complications nouvelles, plaintes et récriminations, tantôt de la part de la Turquie, tantôt de l'Angleterre ou de l'Autriche.

La Russie prend chaque jour une attitude de plus en plus menaçante. Elle interromp le départ de ses troupes de Turquie ; elle rapproche ses avant-postes de Constantinople ; elle maintient, contrairement aux stipulations du traité de Berlin, 150,000 hommes en Bulgarie et en Roumanie ; enfin, comme si elle semblait prévoir quelques nouvelles complications, elle veut conserver la haute main en Roumanie pendant toute la durée de l'occupation de la Bulgarie.

NOS GRAVURES

Chien et chat

Que le chien et le chat se griffent entre eux, c'est leur affaire, notre intérêt en souffre peu ; mais que le chien et le chat, tous deux nos compagnons obligés, agissent, le premier avec un dévouement constant, le second avec un égoïsme d'où naissent mille préjudices, voilà qui nous touche et doit nous faire réfléchir.

Cependant laissons-nous aller à contempler philosophiquement les scènes de notre gravure. L'artiste n'a pas multiplié les tableaux pour ce qui regarde le chien. Mais comme il est touchant l'exemple qu'il nous montre !

Quant au chat, il a esquissé l'Iliade tout entière de ses méfaits.

Raton est bien saisi. Depuis la scène des merveilleuses tulipes qu'on eut tant de peine à faire venir, et qu'il décapite en un instant, jusqu'à la scène du concert nocturne qui tient tout le monde éveillé, c'est partout et toujours la nature prise sur le fait.

L'Exposition chevaline

Pour paraître connaisseur en matière de chevaux, il faut, m'assure-t-on, parler le langage du turf. Ce langage, je l'ignore, et, d'ailleurs, le parlerais-je couramment, que je serais obligé de le laisser à la porte de votre journal, où le règlement impose aux collaborateurs l'obligation de s'exprimer en français.

Cette petite revue va donc peut-être perdre aux yeux des sportsmen quant à la couleur locale ; mais je m'efforcerai, en revanche, d'en faire un résumé aussi exact que possible.

L'exposition chevaline a eu beaucoup plus de succès que celle des bestiaux qui avait lieu il y a quelques semaines. Le nombre des visiteurs a été très-considérable, et tout le monde est d'accord pour reconnaître qu'elle était fort intéressante.

D'abord, le classement des chevaux exposés était très-intelligemment compris. Contrairement à ce qui s'est fait dans l'organisation générale de l'Exposition, les produits similaires avaient été rapprochés de façon à rendre la comparaison facile.

Près de mille animaux reproducteurs étaient réunis sur l'esplanade des Invalides, venus de tous les coins du monde et offrant les types les plus variés.

Le fier cheval de course, un peu empressé—le gommeux de l'espèce—s'y rencontrait avec le robuste travailleur ; le " buveur d'air " du désert faisait ses confidences à son frère des bords de la Néva.

Il existe, en effet, entre ces deux races, de grandes analogies, ainsi qu'on a pu s'en convaincre en examinant les trente chevaux russes exposés par le grand-duc Nicolas. Ceux-ci ont de l'arabe les formes élégantes, les allures souples et énergiques ; seulement, le climat les a grandis et leur a donné plus d'ampleur.

Le succès de l'exposition a, d'ailleurs, été pour le cheval de bataille du grand-duc, Drouze, ce beau bai-brûlé que représente notre gravure.

Drouze est un brave. Il a fait la campagne des Balkans et a assisté au siège de Plevna. Je ne sais pas si les trois médailles d'or qu'il porte au cou lui ont été décernées pour ses hauts faits de guerre ; mais, en tout cas, il les avait bien méritées.

On conçoit qu'un coursier aussi illustre soit l'objet d'égards tout spéciaux ; aussi, ses gardiens—deux Russes en costume national : chemise de soie rouge, pantalon de velours noir, toque de velours garnie d'une couronne de plumes de pan—le traitent avec toute la déférence possible. Ils sont, du reste, placés sous la haute surveillance du palefrenier, chef des écuries du grand-duc, un vieux soldat décoré de la médaille d'or, et qui se servirait à l'occasion de sa nagaïka (fouet russe) pour punir toute brutalité à l'égard de Drouze.

Le cheval arabe peut encore revendiquer la paternité du pur sang anglais ; il aurait peut-être un peu de mal tout d'abord à reconnaître ses descendants que trop de perfectionnements ont grandi, efflanqué, allongé ; mais cependant, lorsque les pur sang anglais cessent d'être des " chevaux de courses," le repos leur rend un peu leur caractère oriental. On a pu en juger en voyant Flageolet, Mortimer, Salvator, Guy-Blas, Plutus, Solo, Kilt, etc.

Voici maintenant les élégants trotteurs demi-sang, normands et bretons ; le hongrois, à l'allure légère, mais aux formes un peu communes ; le robuste percheron, non moins fort, mais plus léger que le lourd cheval de trait belge ou que l'immense cheval de brasseur, l'anglais venu de Clydesdale.

Je ne veux pas quitter l'exposition chevaline sans faire mention des ânesses et des beaudets. Ces coursiers-là ne relèvent pas la tête, comme ceux que Buffon a

qualifiés de " la plus noble conquête de l'homme ; " ils la tiennent modestement baissée en ânes bien appris qui ont conscience de leur position.

Que d'ignorants en devraient faire autant !

VARIÉTÉS

Deux banquiers se disputent. —Je suis incapable de commettre une mauvaise action, dit l'un. —C'est bien assez d'en émettre, a répondu l'autre.

La femme, à son époux : —Je ne sais réellement pas duquel de nous deux notre fille a pris la mauvaise langue qu'elle a. Pour sûr ce n'est pas de moi.

Le mari.—Quant à cela, tu as raison, puisque tu as encore la tienne !

Le nouveau jugement de Paris. Une dame (présentant à un petit garçon une pomme) : —Donne cette pomme à celle de nous trois que tu crois être la plus jolie.

Le petit garçon regarda pendant un instant les trois dames et... mangea la pomme.

Valet de chambre ivre et son maître : —Mais, malheureux ! si on te ramassait dans cet état-là dans la rue ?

—Oh ! j'ai toujours une carte de monsieur sur moi.

Un mot entendu dans la rue, et de ceux qu'on n'invente pas. Ce sont deux gommeuses qui causent ensemble.

—Oui, ma chère, tous les hommes sont des pas-grand-chose !

—Tous ?

—Tous !... Et des coquins !

—Tous des coquins ?

—Je te dis tous, tous, tous !...

—Possible ! Mais, enfin, puisqu'il n'y en a pas d'autres...

Une jeune fille dit que si elle meurt avant de se marier, elle désire que l'on plante du tabac sur son tombeau, afin que cette plante, nourrie de sa poussière, puisse être chiquée par ses amants affligés. Il y a de la poésie dans cette idée.

Le grand frère a six ans ; la petite sœur en a quatre.

—Les charbonniers, dis, est-ce que ça se débrouille tous les matins ? demande la petite sœur.

—Certainement.

—Avec quoi ?

Le grand frère réfléchit ; puis d'un ton grave : —Avec du savon noir, pour que ça ne se voie pas !

On lui avait dit : —Vous allez à l'Exposition ; cachez bien votre argent, de peur des pickpockets.

Il cacha bien son argent ; mais en passant sur le pont d'Iéna, il laissa son chapeau s'envoler dans la Seine.

Il fit des signes désespérés à un marinier qui passait, lequel essaya, à force de rames, de rattraper le volage couvre-chef. Mais ce fut peine perdue. L'infortuné chapeau disparut bientôt sous les flots.

Alors, ce fut une autre scène de désespoir. L'homme au chapeau perdu voulait se jeter dans la Seine, pour en finir avec la vie. Heureusement, on l'en empêcha.

—Eh ! quoi, lui dit-on, vous suicider pour un chapeau ?... Quelle bêtise !...

—Hélas ! dit-il d'une voix pitoyable, dans la coiffe de ce chapeau, j'avais mis 7,500 francs en billets, tout mon argent, de peur des pickpockets.

Le potage est trop salé.

Monsieur, peu endurant, fait voler son assiette pleine par la fenêtre.

Madame, avec sang-froid, enlève la nappe par les quatre coins avec ce qui est dessus : assiettes, argenterie, carafes—et jette également le tout par la croisée.

—Qu'est-ce que vous faites là ? hurle monsieur.

Madame, avec douceur et naturel : —Mon ami, j'ai cru que tu voulais dîner dans le jardin.

—Tous les messieurs de la ville et de la campagne sont respectueusement priés de faire une visite au grand magasin de chapeaux nouveaux de CHS. DESJARDINS & CIE.

—Toutes personnes ayant des pelleteries à faire réparer, telles que capots, manteaux, casques, manchons, etc., sont priées de venir voir les bas prix que nous avons décidé de charger cet automne, vu l'extrême rareté de l'argent. Nous avons, cette année, des teinturiers et des matichouniers qui, avec du vieux, vous remettront ces articles absolument comme neufs et à la mode du jour. CHS. DESJARDINS & CIE., Portes voisines de M. A. Pilon.

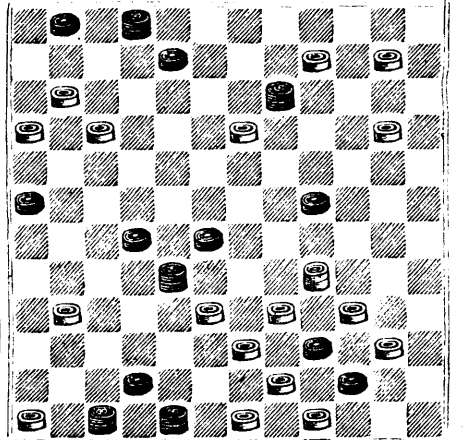
LE JEU DE DAMES

Adresser toutes les communications concernant ce dé. partement à M. J.-E. TOURANGEAU, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

PROBLEME No. 138

Composé par M. Edouard Vallières, Pointe Saint-Charles, Montréal.

NOIRS.



BLANCS. Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 137

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Rows show moves like 72 65, 8 2, 61 56, etc.

Solution juste du Problème No. 137

Montréal.—P. A. Sicard.

Nos remerciements à M. Vallières pour le beau problème que nous publions aujourd'hui.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 11 octobre 1878.

Market price table with columns for item name, unit, and price. Includes sections for FARINE, GRAINS, LÉGUMES, LAITERIE, VOLAILLES, GIBIERS, VIANDES, and DIVERS.

Marché aux Bestiaux

Table of livestock prices for items like Bœuf, Vaches, Veaux, Moutons, Agneaux, Cochons.

Table of hay prices for Foin, Paille.

AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des crueurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au REV. JOSEPH T. INMAN, Station D, New-York.

Au bon marché

L'ÉTENDARD

DU

BON MARCHÉ

Est levé!!

PROCLAMATION !

IMPORTATION MONSTRE CET AUTOMNE!

AU-DELA DE \$490,000

De Marchandises ont été achetées ARGENT COMPTANT.

Nos pratiques et le public proclament à haute voix que la Maison Pilon est la Maison du BON MARCHÉ par excellence; c'est pourquoi nous croyons de notre devoir de vous inviter tous à profiter des avantages inouïs que vous offre cet automne la grande Maison populaire de

A. PILON & Cie.,
Rue Sainte-Catherine, 647 et 649
MONTREAL.

Nous ne voulons point dévier d'un seul iota du système de BON MARCHÉ que nous avons adopté depuis que la Maison Pilon existe; si nous avons réussi à nous faire une position aussi enviable dans le monde commercial, c'est grâce à notre libéralité et à une protection constante exercée vis-à-vis de nos bonnes et nombreuses pratiques qui ont su répondre généreusement à nos efforts, pour faire de notre Maison une Maison du BON MARCHÉ.

Nous invitons de tout cœur et d'une manière toute particulière nos amis et le public en général de venir voir notre immense importation d'automne, qui se compose des Marchandises des mieux choisies, les plus belles et de première qualité et à des PRIX PLUS BAS QUE JAMAIS.

TWEEDS, DRAPS ET TRICOTS.

Nous avons dans ce département, le plus grand choix de nouveautés qu'il soit possible de voir. La preuve que nous vendons à meilleur marché que partout ailleurs, nous la trouvons dans le fait que des milliers de personnes s'empresent toujours d'achalander notre magasin pour profiter des avantages que nous offrons dans les départements suivants:

- Cotonnades de toutes sortes,**
Etoffes à robes, nouveaux genres,
Soieries de première qualité,
Velours et Velvetines,
Châles et Echarpes,
Lainages,
Couvertes de laines,
etc., etc., etc.

A la Boule Verte,
A. PILON & Cie.,
647 et 649, RUE STE. CATHERINE,
MONTREAL.

CANADA, PROVINCE DE QUÉBEC, }
District de Montréal. }

COUR SUPÉRIEURE,

No. 887.

Dame Virginie Dupont, de la paroisse de Ste-Cunégonde, district de Montréal, épouse d'Edouard Latour, journalier, du même lieu, dûment autorisée à ester en jugement, Demanderesse, vs. le dit Edouard Latour, son époux, du même lieu, Défendeur. La Demanderesse a ce jour institué une action en séparation de biens contre le Défendeur, son époux.

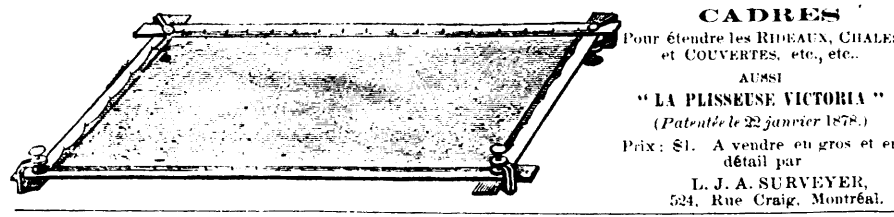
EDOUARD COUILLARD,
Procureur de la Demanderesse.
Montréal, 19 septembre 1878.

Maison Lorge & Cie.,

(Etablie en 1848.)
No. 21, RUE SAINT-LAURENT,
MONTREAL.

Cet établissement est un des plus anciens, des plus connus et des plus achalandés de Montréal, et les Chapeaux sortant de la Maison LORGE & CIE sont de qualité supérieure. Aussi nous engageons fortement tous nos lecteurs à visiter cet établissement, et nous sommes convaincus qu'ils en reviendront pleinement satisfaits.

9-24-13-202.



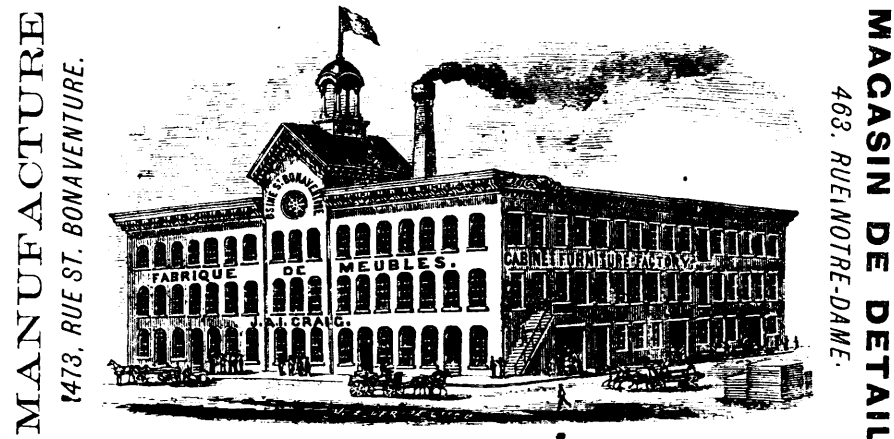
ROC COCO MEDAILLE D'HONNEUR DE ROWNTREE.

"Composé, tel que représenté, entièrement de Coco et de Sucre."—DR J. BAKER EDWARDS.

AVANTAGES SUR TOUS LES AUTRES COCOS.

Est quatre fois aussi fort—Meilleur marché—Parfaitement pur—Anti-dyspeptique, agréable à l'estomac le plus délicat—Entièrement exempt de Farine ou d'Empoi, et en conséquence, est une boisson claire, non pâteuse. C'est un des aliments les plus nutritifs et les plus agréables qui existent sous la forme liquide; il convient très bien aux malades et est un article de luxe pour ceux qui jouissent d'une bonne santé.

Agent pour le Commerce—Wm. JOHNSON, Boite 888,
Bureau de Poste, Montréal.



MANUFACTURE DE MEUBLES DE CRAIG & CIE.

L'un des meilleurs et des plus grands établissements Canadiens-français du pays.

MANUFACTURE 1473, RUE ST. BONAVENTURE.

MAGASIN DE DETAIL 483, RUE NOTRE-DAME.

Chemn de fer du Pacifique Canadien.

Aux Capitalistes et aux Entrepreneurs

Le Gouvernement du Canada recevra des propositions pour construire et faire fonctionner une ligne de chemin de fer depuis la Province d'Ontario jusqu'aux eaux de l'Océan Pacifique, la distance étant d'environ 2,000 milles.

Le mémoire des informations, pour ceux qui désireront faire des propositions, sera envoyé sur demande comme ci-dessous. Les rapports des ingénieurs, les cartes du pays à traverser, les profils de la ligne explorée, les spécifications des travaux préliminaires, des copies de l'acte du Parlement du Canada, d'après lequel il est proposé de construire le chemin de fer, des descriptions des particularités naturelles du pays et des ressources agricoles et minières, et autres informations, pourront être vus en s'adressant à ce Département ou à l'ingénieur en chef, aux bureaux du Gouvernement Canadien, 31, rue Queen Victoria, E.C., Londres.

Des soumissions cachetées marquées: "Soumissions pour le Chemin de Fer du Pacifique" seront reçues, adressées au soussigné, jusqu'au 1er jour de DÉCEMBRE prochain.

[Par ordre] F. BRAUN, Secrétaire.

Département des Travaux Publics, }
Ottawa, 20 mai 1878.

AVIS. — EXTENSION DE TEMPS

La date fixée pour recevoir les propositions mentionnées dans l'annonce ci-dessus, est par le présent ajournée au 1er JANVIER 1879.

[Par ordre] F. BRAUN, Secrétaire.

Département des Travaux Publics, }
Ottawa, 2 sept. 1878.

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

CADIEUX & DEROME,

207, RUE NOTRE-DAME, 207,
MONTREAL.

Messieurs Cadieux et Derome ont toujours en mains un grand assortiment de Livres pour les Messieurs du Clergé et les Communautés religieuses, Livres classiques, Livres de prières, bonnes lectures pour les familles, Tapissierie, Papiers, Cartes à jour, Gravures, Images, Chapetelets, Médailles, etc., etc.

Les Cahiers d'écriture de Payson, Dunton & Scribner et les Cahiers de dessin de Bartholomew se trouvent aussi à leur établissement, ainsi que les nouvelles Cartes Géographiques adoptées par le Conseil de l'Instruction Publique.

H. C. CADIEUX, L. J. A. DEROME,
Ci-devant employés de la maison J. B. Rolland & Fils

Jos. ROUSSEAU,
PEINTRE DE MAISONS ET D'ENSEIGNES,
No. 333, Rue Saint-Laurent,
3 m. MONTREAL.

CADRES
Pour étendre les RIDEAUX, CHALES
et COUVERTES, etc., etc.

AUSI
"LA PLISSEUSE VICTORIA"
(Patente le 22 janvier 1878.)
Prix: \$1. A vendre en gros et en
détail par
L. J. A. SURVEYER,
524, Rue Craig, Montréal.

MANUFACTURE DE MEUBLES DE CRAIG & CIE.

PUBLICATION MUSICALE

Le soussigné prépare en ce moment une édition soignée de seize compositions vocales, avec accompagnement de piano, écrites par Son Excellence monsieur le comte de Premio-Real, consul-général d'Espagne en Canada, sur des paroles anglaises, françaises et espagnoles:

1. Alone—Seul.
2. Love's anguish—Peines d'Amour—Peinas de amore.
3. Constancy—Constance—Constancia.
4. Va, chère, dormir.
5. The strongest—Le plus fort—El mas fuerte.
6. A dream—Un rêve—Suenos.
7. Disenchantment—Désillusion—Desengano.
8. The bright eyes—Tes beaux yeux—Tos lindos ojos.
9. The empire of beauty—L'empire de la beauté—Imperio de la belleza.
10. Maraviglia.
11. Espagne.
12. The oath—Serment—Juramentos.
13. Absence—Absence—Ausencias.
14. Believe me—Crois-moi—Créeme.
15. Thy gifts—Tes dons—Tu prendas.
16. It will love the always—Je t'aimerai toujours—Siempre te amore.

Le nombre d'exemplaires de ces compositions, qui ne seront offertes au public qu'en recueil, sera strictement limité au nombre de personnes qui se seront inscrites sur les listes de souscriptions déposées à:

Montréal..... A. J. Boucher.
"..... C. C. De Zouche.
"..... E. Lavigne.
Ottawa..... Orme & Son.
Chicago..... Ths. J. Finney.
Nouvelle-Orléans..... Ph. Werlein.
New-York..... S. T. Gordon & Son.
Québec.....

A. LAVIGNE,
Editeur de musique,
Importateur de pianos et harmoniums,
25, rue Saint-Jean, (Banque d'Épargnes), Québec.

LA POUDRE ALLEMANDE

SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS
ET EST
Vendue chez tous les Epiciers respectables.

9-19-52-189

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin. Approuvé et recommandé par Mgr. l'Évêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—impression de luxe—broché.....\$1.00 même par la poste.....\$1.20

S'adresser à
LA CIE. BURLAND-DESBARATS,
5 et 7, Rue Bleury, Montréal

"L'INTENDANT BIGOT"

PAR JOSEPH MARMETTE.

Brochure d 94 pages grand 8vo. Prix: 25 Centins. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents S'adresser à
LA CIE. BURLAND-DESBARATS,
5 et 7, Rue Henry, Montréal

La Cie Américaine des Orgues de Smith, Boston, Mass.

Cette Compagnie, établie depuis plus de vingt-six ans, et qui a déjà fabriqué plus de QUATRE-VINGT MILLE INSTRUMENTS, attire l'attention du peuple des Provinces Britanniques sur ses

Styles nouveaux et élégants pour 1878.

Les Orgues de cette Compagnie se distinguent de tous les autres par leur ton pur, résonnant et qui imite la voix humaine. Leur excellence est le résultat d'expériences prolongées et soignées; le mécanisme est parfait et sans défaut; on n'y emploie que les meilleurs matériaux, et nul instrument n'est livré qu'après avoir été scrupuleusement essayé.

Cette excellence se fait remarquer

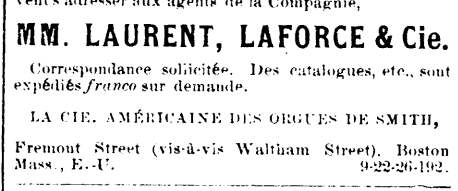
dans les Orgues du plus bas prix comme les plus coûteux.

La Compagnie emploie un dessinateur architecte de talent et de mérite reconnu; les boîtes sont toutes des modèles de beauté et de symétrie, et conviennent pour servir dans les résidences privées aussi bien que dans les églises.

Ceux qui résident à peu de distance de Montréal peuvent s'adresser aux agents de la Compagnie,

MM. LAURENT, LAFORCE & Cie.
Correspondance sollicitée. Des catalogues, etc., sont expédiés franco sur demande.

LA CIE. AMÉRICAINNE DES ORGUES DE SMITH,
Fremont Street (vis-à-vis Waltham Street), Boston
Mass., E.-U. 9-22-26-192.



ÉCOLE DE NAVIGATION DU GOUVERNEMENT DE QUÉBEC.

Cette école se tient dans l'édifice de l'Assemblée Législative, sous la direction de William C. Seaton, écuyer professeur de navigation de la Société des Marchands Aventuriers de Bristol, Angleterre.

Les termes sont comme suit:

L'école est ouverte tous les jours pendant l'année, excepté depuis le premier juillet jusqu'au dernier d'août, depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures de relevé.

Les samedis, elle se ferme à midi.

Le programme des études est comme suit:

PREMIER COURS.

Pour la préparation des aspirants aux certificats de capacité de capitaine ou de contre-maître, accordés, après un examen satisfaisant, par le Bureau des Examineurs de la Puissance du Canada. Ce cours comprendra l'emploi des logarithmes; la navigation proprement dite; la manière de faire le point; trouver la latitude par la hauteur méridienne du soleil, d'une étoile, par une hauteur de circumméridienne du soleil; trouver la longitude par le chronomètre; la variation et la déviation de la boussole par une amplitude, par l'azimut; trouver le temps de la haute marée; la correction des sondages; faire des observations pour former une table des déviations de la boussole, son explication et aussi le tracé et l'usage du diagramme de Napier, l'usage des cartes marines, des instruments; les règlements concernant les bâtiments en route, et tous les autres sujets compris dans l'examen de vice-voix que les aspirants ont à subir devant le Bureau des Examineurs de la Puissance.

DEUXIÈME COURS.

Une étude plus étendue de la navigation pratique et de l'astronomie nautique. Trouver la latitude par la hauteur méridienne de la lune, des étoiles circumpolaires, par une hauteur méridienne de la polaire, par deux hauteurs d'un corps céleste (méthodes de Sumner et de Ivory); trouver la longitude par deux hauteurs, par des distances lunaires, régulariser le chronomètre par des hauteurs égales, l'emploi de l'horizon artificiel; les lois des tempêtes, etc., etc.

TROISIÈME COURS

Partie théorique.

Études mathématiques des différentes règles et formules, en usage dans la science nautique.

Les honoraires d'entrée seront de \$15 pour ceux qui étudieront dans le but d'obtenir le certificat de contre-maître devant le Bureau des Examineurs de la Puissance du Canada, et de \$20 pour ceux qui étudieront pour passer comme capitaines; et les étudiants qui auront payé leurs honoraires d'entrée auront droit de suivre les cours de l'école, sans aucune autre charge en aucun temps, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu leurs brevets devant le Bureau des Examineurs de la Puissance.

S'il est établi des examens extraordinaires devant le Bureau des Examineurs de la Puissance, la préparation à ces examens extraordinaires des aspirants, qui auront suivi les cours de l'école, sera gratuite.

Le directeur de l'école fera tous les mois, à l'Honorable Secrétaire-Provincial, un rapport montrant le nombre et les progrès des élèves, et aussi le nombre des candidats de l'école qui auront subi, avec succès, leurs examens devant le Bureau des Examineurs de la Puissance, pour des certificats de capitaines ou de contre-maîtres.

Ceux qui désireront entrer à l'école en feront la demande au Secrétaire-Provincial, ou à W. C. Seaton, écuyer, à Québec.

Par ordre,
F.-G. MARCHAND,
Secrétaire de la Province de Québec.
9-4-52-168

BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal.

1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix: Cartonné, \$1.20.—Par la poste, \$1.30. \$12.00 la douzaine—et frais de port.

Le Cours Élémentaire seul (62 pages et 31 planches), Cartonné, 40c.—\$4.00 la douzaine. Le même, broché: 30c.—\$3.00 la douzaine.

S'adresser à
LA CIE. BURLAND-DESBARATS,
5 et 7, Rue Bleury, Montréal.